



# 442ÈME RUE

Fanzine à géométrie variable et parution aléatoirement régulière.

## N°87

**The FROGGIES : Leather and lace – An anthology of the Froggies – RUE 020**

En 2009 Johan Asherton et le label "442ème Rue" (qui avaient déjà travaillé ensemble en 2000 pour un single inédit de Johan) décident de rééditer, sur un CD, l'intégralité des 2 albums des Froggies, le premier groupe de Johan. A leur manière ces disques ont marqué une page de l'histoire du rock en France dans les 80's.

Les Froggies c'était une power-pop plutôt énergique dans la lignée de ce que pouvaient faire les Dogs à la même époque. D'ailleurs, au fil du temps, le guitariste Paul Pechenaert, qui fera lui-même partie des Chiens, sera partie prenante importante des Froggies.

Ces 2 albums des Froggies n'ont jamais été réédités depuis leur première sortie en 84 et 85, la "442ème Rue" comble donc une lacune certaine. Les fans primaux du groupe pourront enfin réécouter ces albums sans risquer une usure prématurée de leurs vinyles. Les plus jeunes pourront enfin découvrir la musique des Froggies, les albums originaux étant épuisés depuis fort longtemps et quasiment introuvables depuis un quart de siècle.

D'emblée il fut décidé de faire un digipack, esthétiquement plus attrayant qu'un CD en boîtier cristal, et qui rappelle un peu de la magie du vinyl avec son packaging cartonné, et de proposer quelques photos rares du groupe, hélas ! beaucoup trop discret au cours de sa brève existence. Les bandes n'étant plus disponibles nous avons remasterisé le tout d'après les vinyles originaux, ce qui explique le (très) léger souffle analogique qui émane de ce CD, et les quelques imperfections techniques qu'il n'a pas été possible d'éliminer totalement. Il aurait été dommage d'aseptiser complètement cette réédition, et donc, quelque part, d'en trahir l'esprit initial..

Ceci est donc la nouvelle production de la "442ème Rue". Un CD pour une fois, mais y a pas de raison, les Froggies méritaient bien cette seconde jeunesse.

LEO 442

**442ème RUE**  
**64 Bd Georges Clémenceau**  
**89100 SENS**  
**FRANCE**

☎ (33) 3 86 64 61 28  
[leo442rue@orange.fr](mailto:leo442rue@orange.fr)  
<http://www.la442rue.com>

Merci et salut :

Les LEZARDS MENAGERS

K-PUN

PRESIDENT DOPPELGANGER

SPERMICIDE

La KONSTROY TEAM

Tsuyoshi KAWASOE

WILLY et Frank FREJNIK (Addictif Zine)

RIP : Alex CHILTON, Frank FRAZZETTA, Philippe BERTRAND, Dennis HOPPER

Johan ASHERTON & Patrick CHEVALOT

THIERRY (General Strike)

SABRINE & ODILE (punk girls)

DIES IRAE (punk boys)

ZERIC (punk boss)

Pierre MIKAILOFF & Steff GOTKOVSKI (du rock au polar)

La ROLLER ASSO et toute l'équipe du COSMIC TRIP

Le SOUFFLE CONTINU, PARALLELES & GIBERT DISQUES

AURELIEN & JIMI WAS GAIN

CARO & NICO (Fuzzy Seven)

GERHARD (Rumble radio show)

GIUGLIETTA

STEFAN (No Balls Records)

FANNY (Be Fast !!!)

JOCKE (Chuck Norris Experiment)

Simon CHAINSAW

JULIE (Pixhell)

Gregoire GARRIGUES

Mr TRAXMAN (Soundflat Records)

ELWIN & BAD SIAM CAT

Patrice LAPEROUSE (Bad Boy Rocket)

Dimanche 11 juillet 2010 ; 21:32:12 (Angry dancers time)



**The BELMONDOS : Always rumble ! (CD autoproduit - [www.myspace.com/thebelmondosclub](http://www.myspace.com/thebelmondosclub))**

Ca pourrait ressembler à un bon coup médiatique, mais il n'en est rien. Figurez-vous que les 4 frangins qui composent ce groupe (c'est déjà pas banal un groupe monté par 4 frelus) s'appellent réellement Belmondo pour l'état-civil, c'est du moins ce que prétend leur bio, et je n'ai aucune raison valable de ne pas les croire. Remarquez, vaut toujours mieux s'appeler Belmondo que Delon ou Clavier, même si c'est loin d'être mon acteur préféré. Ceci étant, son nom, on ne le choisit pas en général, et si on l'aime pas, on peut toujours prendre un pseudonyme. Ce que les 4 lascars n'ont donc pas fait. De là à y voir malice et penser que, après tout, c'est une bonne façon de capitaliser sur un patronyme célèbre... Laissons-leur le bénéfice du doute. En tout cas, ça a l'air de marcher puisque, avec juste un EP 3 titres en poche, ils ont au moins réussi à attirer l'attention de Miami Steve Van Zandt (yes, le Little Steven du E Street Band de Springsteen, excusez du peu) qui les a carrément programmés dans son émission de radio Underground Garage. Bien vu les gars ! Aujourd'hui sort le premier album des Belmondos, qui résonne encore des primes influences garagistes des 2 aînés, biberonnés aux Sonics, les 2 plus jeunes des frères logrant eux plutôt du côté des White Stripes. Mais qu'on ne se méprenne pas, ce disque est loin d'être une pure galette garage, d'évidents accents pop venant arrondir des angles qu'on aurait quand même parfois souhaités beaucoup plus tranchants, plus secs, plus agressifs. C'est pas que ce disque ne soit pas bon, il y a même de vraies trouvailles mélodiques, avec de vrais morceaux de guitares dedans, et une énergie, certes un poil contenue, mais néanmoins plutôt bien présente, c'est juste qu'il sonne parfois un peu trop pop pour être tout à fait honnête. Et du coup les Belmondos se retrouvent un peu le cul entre 2 chaises, certainement pas assez garages pour les vrais aficionados, et sûrement pas assez pop pour les adeptes de mièvreries RTL2, même si on se doute que le groupe vise ouvertement ce public d'ados prépubères qui essaient de se donner une pseudo bonne conscience rock'n'roll en écoutant cette pop largement anglicisée et molle du genou. Au final cet album reste quand même largement écoutable, même si ce n'est pas le disque de l'année, et même si on se doute que le prochain sera sûrement beaucoup plus commercial. Mais chaque chose en son temps, aujourd'hui c'est ce "Always rumble" qui nous occupe, et nous caresse plutôt agréablement le conduit auditif. Profitons-en...

**ALL FOR NOTHING : Miles & memories (CD, GSR Music)**

Après 2 EP et un album sur de petites structures, les hollandais de All For Nothing sortent un deuxième long play sur un label nettement plus reconnu, conséquence de 7 années passées à tourner inlassablement à travers toute l'Europe (la liste des groupes avec qui ils ont joué est impressionnante), et donc à pâtiner un hardcore désormais mature, intense et sans concession. En 12 titres, All For Nothing balaye un peu tout le spectre musical du hardcore, du old school au métal en passant par le punk. Du coup, on ne s'ennuie pas vraiment à l'écoute de ce disque, chaque titre sonnant un poil différent du précédent ou du suivant. Le groupe fait preuve d'une belle autorité dans sa façon de balancer des morceaux coups de poing (2 minutes en moyenne) tout en fignolant un son qui ne lâche rien en terme d'énergie. Devant, Cindy, la chanteuse, ne s'en laisse pas compter par la débauche de décibels larguée par ses compères, et éructe de manière fort convaincante des textes à forte connotation consciente et engagée. Y a même un invité de marque sur ce disque, Andrew Neufeld de Comeback Kid, qui vient soutenir Cindy sur "Overhaul", preuve que All For Nothing est déjà largement adoubé par ses pairs.

**La "442ème RUE", le retour de la vengeance du rock'n'roll**

Retrouvez la "442ème Rue" tous les mardis, de 18h30 à 21h, sur le 94.5 de Triage FM. C'est à Migennes (Yonne) que ça se passe. Vous pouvez aussi écouter l'émission sur Internet via le site : <http://www.triagefm.fr>  
Ne manquez pas également, de 21h à minuit, le "Best of 442ème Rue". Stay tuned.



**Peter NIGHT SOUL DELIVERANCE : A long cold summer (CD, High Jab Records - [www.myspace.com/highjabrecords](http://www.myspace.com/highjabrecords))**

Bon, on a eu peur ! On savait bien que Peter Night Soul Deliverance n'était pas une annexe de Météo France, mais n'empêche, avec un album intitulé "A long cold summer" et le début d'été pourri qu'on a eu on aurait pu croire que le groupe venait de se recycler dans la prévision à 7 jours ou la voyance extra-lucide, ce qui ne rassurait guère quant à la suite des événements, météorologiques s'entend. Et puis non, du côté du ciel ça semble enfin à peu près rentrer dans l'ordre, on peut donc se pencher sans arrière-pensée sur le sort du second album du groupe de l'Oise et en apprécier les trésors cachés... Enfin, pas si cachés que ça, puisque derechef Peter Night, the Rev et the Golden Fleece nous annoncent la couleur temporelle du bouzin. Back to the 70's ! Et c'est vrai que, tout du long, ce disque fleurit bon une décennie pourtant sacrément controversée. Mais il est vrai aussi que la dite décennie, ils la font largement débiter dans la seconde moitié des 60's, alors forcément... "A long cold summer" est un disque fortement introspectif, Peter Night écrivant tous les titres il glisse de larges rasades de souvenirs personnels dans des chansons qui, du coup, se tartinent de sérieux relents de nostalgie. Ce qui vaut aussi pour le côté technique de la chose. Passons sur les instruments goulûment millésimés, c'est un pré-requis obligatoire, et savourons les clin d'oeil mélodiques et harmoniques disséminés parmi les 13 morceaux. On reconnaîtra ici une ambiance hendrixienne, là on tendra l'oreille sur des réminiscences Who, Beatles ou Small Faces, ailleurs on se délectera de fioritures byrdsiennes, tout ça toujours au service de morceaux plutôt laid-back qui s'énervent parfois au détour de riffs un peu plus soutenus que la moyenne. Et pour peaufiner le tout, chacun y est allé de ses bouts de ficelle sonores. Au Black Box d'Angers on sait aussi travailler comme en ces temps-là, en improvisant des positions de micro insolites ou en exhumant de la cave un matériel aujourd'hui devenu le cauchemar des tenants du tout numérique. Le must reste le téléphone en bakélite de l'ex Allemagne de l'Est utilisé sur "Mr Pain", véridique. A ce rythme on n'est pas passés loin du mixage mono. Alors non, Peter Night Soul Deliverance ne vivent plus vraiment dans leur époque, ils ont pris le parti de tenter de remonter le temps histoire de voir s'il n'y avait pas du mieux avant... et, s'ils continuent comme ça, ils vont bien finir par nous convaincre que, effectivement... M'en vais relire HG Wells, on sait jamais, il a peut-être trouvé le moyen de dissimuler les schémas de construction de sa machine à remonter les éons entre les lignes de son bouquin. Je vous tiens au courant de mes recherches.

**FORGET TO FORGIVE : A product of dissecting minds (CD, GSR Music - [www.gsrmusic.com](http://www.gsrmusic.com))**

Y en a qui ne font pas les choses à moitié, comme les hollandais de Forget To Forgive qui, dès leur premier album, ce "Product of dissecting minds" donc, jouent d'emblée dans la cour des grands. Le style, c'est un death-core à la brutalité assumée et à la tempérance sonore impétueuse, le mot d'ordre, c'est tout à fond et on verra bien qui survit à ce tsunami électrique, la finalité, c'est sauvegarder le monde de la somnolence léthargique béate dans laquelle il se complaît, anesthésié par des décennies de libéralisme conquérant (à défaut d'être triomphant) et de nivellement culturel par les bas-fonds et le caniveau. Certes, Forget To Forgive ne sont pas du genre à être écoutés sous Prozac sous peine de conflit d'intérêt patent entre le côté reptilien de votre cerveau et le libre arbitre qui différencie l'homo sapiens du cercopithèque de base, d'autant que les bataves ne s'embarrassent pas de facilité d'exécution ni de fatalisme mercantile. Outre le fait que les guitares rappellent étrangement le doux bruit des orgues de Staline ululant sur le plateau du Golan, que les beats font ressurgir en nous les souvenirs des charges de cavalerie lourde, et que le chant n'est pas si éloigné des douces mélodies sortant des bouches en feu du Pinatubo ou du Krakatoa, Forget To Forgive sont également adeptes du contrepied mélodique avec ces breaks abrupts, ces cassures dantesques, ces ruptures de tempo telluriques qui vous font écouter la chose comme si vous arpentiez la ligne de fracture de la faille de San Andrea au jour du Jugement Dernier. Une seconde d'inattention et c'est la chute fatale dans les abysses soniques et les déferlantes telluriques que Forget To Forgive nous laissent entrevoir pour mieux nous attirer vers le fin fond de l'accord infernal.

**HARDCORE FOR SKAMORE**

### **RESISTANCE : Lords of torment (CD, GSR Music)**

C'est pas qu'ils soient de mauvais garçons, les belges de Resistance, c'est juste qu'ils ont décidé de finir ce qu'Attila avait commencé il y a plus de 1600 ans, à savoir tout raser sur leur passage. Sauf que, en lieu et place d'une horde de cavaliers avides de sensations fortes et de trésors sonnants et trébuchants, nos 5 exterminateurs auront juste besoin d'une déferlante de décibels et d'un death-metal volcanique, destructeur et ravageur. Pour le reste, le résultat sera le même, là où Resistance passera plus rien ne repoussera, et surtout pas les souffreteux rejets d'une musique tout juste apte à faire se pâmer les blanches oiselles du bal des débutantes. Resistance va nous montrer à tous ce que c'est que d'asséner du riff plombé et du beat cataclysmique. Parce que, après des débuts plutôt marqués par le hardcore, pourtant déjà loin de se satisfaire de sensations un poil trop légères, Resistance a petit à petit viré du côté brutal et extrême du métal, de celui dont on forge les épées et dont on affine le tranchant des haches de bataille, si, en plus, y a moyen de tracter une paire de dragons, d'anéantir quelques peuplades trop pacifistes, et de napalmer un ou deux sous-continent, on ne va pas faire la fine bouche, hein ? On va trancher dans le vif, tailler dans la masse, fouler aux pieds les gueux comme les puissants qui auraient l'outrecuidance de ne pas se pousser assez vite devant la charge infrasonique de Resistance. Oubliez les Huns, les Mongols, les Cosaques et autres cavaleries bucoliques, Resistance ne s'arrêtera que lorsqu'il n'y aura plus rien à passer au fil de leurs accords de destruction massive. L'album ne s'ouvre-t-il pas sur un "Requiem" annonciateur des pires calamités, et ne contient-il pas quelques odes guerrières genre "Bleed yourself", "Scars never die", "We can fight" ? On ne pourra pas dire qu'on ne savait pas.

---

### **HARDTIMES : Life is a battlefield (CD, Une Vie Pour Rien - [www.uvpr.fr](http://www.uvpr.fr))**

Pas fainéants les parisiens de Hardtimes si l'on en juge par une discographie assez impressionnante compte tenu du fait que le groupe ne s'est formé "qu'en" 2003. Car si ce "Life is a battlefield" n'est que leur second album, dans le même temps ils ont sorti un paquet de formats courts et ont participé à une poignée de compils. Du coup, ça commence à faire du titre au catalogue. Bon, dans le même temps, les musiciens se sont succédés à un rythme aussi effréné tout au long de ces années, au point qu'il y a désormais plus d'anciens Hardtimes que de membres actuels. Pas que ça gêne plus que ça d'ailleurs, chacun vit sa vie. Donc Hardtimes se revendique ouvertement comme faisant partie de la scène oi ! et skinhead parisienne, mais évidemment du bon côté de la force, sinon ils ne seraient pas dans ces pages, affichant sans équivoque le logo SHARP pour éviter toute ambiguïté. Musicalement, cet album, comme les efforts vinyliques précédents, est en pleine adéquation avec le discours. C'est bien de oi ! et de street-punk dont il s'agit ici, des chansons coups de poing, des slogans coups de boule, des riffs coups de genou. Et même si le chant est faux quasiment tout le long du disque, ce défaut est largement corrigé par les 4 autres qui, derrière, trônent de l'accord efficace et de l'hymne porteur. Avec Hardtimes on n'est pas chez les Petits Chanteurs à la Croix de Bois, aux orties donc la candeur, l'innocence et les belles voix fluettes. Tout ici est passé à la moulinette houblonnée et aux manifs de rue, ce qui laisse évidemment quelques traces. Et pour remplir la galette, Hardtimes n'ont pas hésité à débaucher, le temps d'une courte apparition, un Charly (8\*6 Crew, Happy Kolo) ou un Alteau (Bad Lieutenants), et ont accouplé les 11 titres du bouzin avec "Demain nous appartient", leur EP précédent, et avec "Vengeance", un morceau paru récemment sur la compil "Oi ! L'album" sur le même label. Y a guère que le "Pour nous" final qui peut laisser dubitatif, un titre acoustique qui, du coup, n'a plus l'intensité et la spontanéité électrique pour masquer le chant pour le moins approximatif. Définitivement, la oi ! n'est pas une musique acoustique, c'est un fait.

---

### **ZINE IN THE MAIL**

Recevez le zine via Internet en fichier PDF. Même présentation que le zine papier, mais avec la couleur en plus. Pour cela, envoyez-nous votre adresse électronique en précisant que vous voulez recevoir le zine par email. C'est gratuit et vous en faites ce que vous voulez : l'imprimer, l'envoyer à vos amis. Chaque numéro, selon le nombre de pages, fait entre 100 KO et 1 MO. Alors, à vos claviers !

### **GILBERT et ses PROBLEMES : En transit (CD, General Strike/Trauma Social/Mass Productions/L'Appel Aux Luites/Karamaikos/Stygmate/Talion Productions)**

On ne peut pas dire qu'ils nous abreuvent de leur logorrhée musicale les Problèmes du petit Gilbert. En 15 ans d'existence ça n'est que le troisième album qu'ils nous expédient franco de port. Avantage, ils ont le temps de les chiader leurs opuscules punk-rock avec supplément de ska. Ce qui est le cas avec ce petit dernier, au son et aux arrangements touffus. On sent qu'ils se sont donnés les moyens de leurs ambitions et qu'ils ont trouvé Docs à la taille de leurs petits petons piétineurs. Au-delà des jeux de mots de quelques-uns de leurs titres ("Love her craft" [je l'aime bien celui-çà], "Rêve ô Lucie") c'est bel et bien de poésie punk urbaine et révoltée qu'il s'agit dans leurs textes suffisamment explicites pour être facilement compréhensibles mais aussi suffisamment travaillés pour éviter l'écueil de sonner trop franchouillards (piège dans lequel tombent trop de leurs petits camarades ayant choisi la langue de Michel Sardou pour s'exprimer). Ici on parle politique, un peu ("Sans étiquette"), religion, parfois ("Crois-tu pouvoir m'échapper ?"), réalisme social, aussi ("Le bar des pauvres", ou comment Zola rencontre Fréhel au détour d'une boucherie mondiale), amours improbables, de temps en temps ("Blind drunk", le seul titre en anglais). Et on fait donc dans un ska-punk tour à tour jovial et pesant, selon les humeurs du moment et les atmosphères des morceaux, mais en tout cas pas festif, ce qui est un bien. Et puis mentionnons quand même le graphisme général de ce CD, très réussi et agréable à découvrir avec ces petits pictogrammes détournés de leur fonction première en quelques traits d'humour plutôt bien vus. J'aime bien ce que vous faites les gars, continuez comme ça et on restera bons amis...

---

### **CARTOUCHE : A corps perdu (CD, Appel Aux Luites/General Strike/No Pasaran/Rudy's Back/Rastaquouere/Maloka - <http://cartouche-le-blog.com>)**

Et un deuxième album pour le groupe punk réaliste parisien Cartouche, album qui sort juste avant un changement de line-up, ce qui, selon les dires de Géraldine, ci-devant chanteuse du groupe, ne change pas grand-chose à la musique dispensée par un gang aux forts relents punks. La différence notable de ce changement, ça doit être sur scène qu'il est perceptible puisque Géraldine, qui officiait à la fois au chant et à la guitare, ne se consacre plus qu'aux vocalises, ayant passé sa 6 cordes à Nico, ex bassiste de Mascarade, Mehdi, le batteur de cette même Mascarade prenant lui la place de Niko derrière les fûts. Tout ceci ne concerne donc pas ce disque, enregistré en quatuor par ce qui fait un peu figure de "super-groupe" de la scène militante parisienne puisque, outre Géraldine (Kochise, Cria Cuervos, Turtle Ramblers), on y trouve son frère Alex (Kochise, Mascarade, Turtle Ramblers), Raymonde (Raymonde et les Blancs Beccs, Brigada Flores Magon) à la basse, et donc, sur le disque, Niko (Ya Basta, Brixton Cats), ouf ! Carrément un who's who ce groupe ! Rayon musique, c'est de punk dont il s'agit, un punk qui allie énergie décapante et mélodies affirmées, un punk à l'ancienne pourrait-on dire, de ce punk qui posa les fondations du genre à ses débuts, quand les préoccupations politiques étaient au moins aussi importantes que celles, musicales, qui voyaient ces hordes de keupons vilipender et conspuer leurs grands frères devenus à leurs yeux aussi inutiles que les dinosaures fossilisés. En gros, et pour faire simple, on peut dire que le punk de Cartouche fait le grand écart entre l'Angleterre de 77 et la Californie de 80/81 pour ce qui est de son démarquage purement musical. Côté textes, on est en plein dans le militantisme furieux et la revendication hargneuse (vu le passé de tout ce petit monde il ne pouvait guère en aller autrement), ce qui ne peut que faire du bien en ces périodes où les fachos reprennent du poil de la bête. Qu'il s'agisse de soutenir les marginaux en tous genres ("Fous de tout", "La chanson d'une femm' qu'a mal tourné", "Encore un verre !"), les femmes battues ("Les six couleures"), les combattants "indigènes" ("Mort pour la France"), Cartouche se bat pour que l'indifférence ne triomphe pas des injustices comme en témoignent les 2 derniers titres du disque, "Pink gang", sur cette poignée de femmes indiennes qui luttent contre un système de castes inique, et "Chant des partisans yiddish", écrit par un juif du ghetto de Vilnius pendant la seconde guerre mondiale, et qui aurait pu être écrit dans n'importe quel autre ghetto juif de n'importe quel autre pays subissant le pouvoir des bottes nazies. Certes on ne rigole pas vraiment à l'écoute de Cartouche, mais on ne peut pas dire qu'on rigole beaucoup non plus quand on ouvre un journal, ou, tout simplement, qu'on sort dans la rue. Alors...

## FORMATS COURTS

### **JIMI WAS GAIN : Ikheetjimi ? (CDEP, Nova Express Records - [www.novaexpressrecords.com](http://www.novaexpressrecords.com))**

Pour les plus assidus d'entre vous, le nom des Meatles devrait vous dire quelque chose (lire chronique de leur album "Hillbillies are human too" dans le n° 84). Le groupe est aujourd'hui défunt, mais Aurélien-Victor Lagache, ci-devant guitariste du gang, n'a pas perdu de temps pour remonter un projet encore plus minimaliste, le duo guitare-batterie Jimi Was Gain, et pour pondre un premier disque urgent et spontané. 6 titres en forme de carte de visite histoire de prouver au monde que le rock'n'roll et le blues bougent encore et que Jimi Was Gain entendent bien rester à leur chevet pour les soutenir dans leur constant combat contre l'uniformité et le conformisme pop qui nous gangrènent le quotidien. Un garage-blues-rock'n'roll rugueux et sauvage qui vous prend à la gorge comme l'atmosphère enfumée d'un bar d'avant la loi Evin. A la louche chaque titre fait dans les 2 minutes, 2 minutes 30, autant dire que Jimi Was Gain n'est pas là pour nous tricoter du passe-montagne mais bien pour nous gratouiller la couenne à grands coups de riffs rageurs et de rythmes robustes, y compris avec l'aide complice de quelque clin d'oeil goguenard (les onomatopées mariachis d'un "Dirty Sanchez" par exemple). On aime bien la truculence du bazar.

### **RALPH : Liverpool EP (CDEP, Bongo Beat - [www.bongobeat.com](http://www.bongobeat.com))**

Le Ralph en question se nomme en fait Ralph Alfonso et fait une fixette sur la scène de Liverpool à la charnière des 50's et des 60's. Pourtant le bonhomme n'est pas plus anglais que moi, mais canadien, comprenez qui pourra. Ce EP est donc un hommage à la ville qui a vu naître les Beatles, et accessoirement Billy Fury, l'un des premiers rockers anglais. "Billy Fury, Billy Fury", le morceau d'ouverture de ce EP, lui paie tribut à travers des arrangements dignes du grand producteur Joe Meek. "Yesterday and today", un morceau acoustique, est un hommage aux célèbrissimes radios pirates anglaises qui ont fait découvrir tout un pan du rock'n'roll à toute une génération dans les 60's. Je parle en connaissance de cause puisque j'ai moi-même longuement abusé des émissions de Radio Caroline quand j'étais môme. Et le mot "yesterday" n'est évidemment pas sans rappeler la chanson éponyme de McCartney pour les Beatles. Quant à "People that love forgot", 3ème et dernier titre du disque, il n'a qu'un lointain rapport avec Liverpool, à part celui d'avoir été capturé live au Lennon's Pub de la ville. Le morceau lui-même étant une resucée du "Louie Louie" de Richard Berry via les Kingsmen. Un bien curieux, mais bien accrocheur, EP.

### **FUZZY SEVEN : No synth (CDEP autoproduit - <http://www.myspace.com/fuzzyseven>)**

Après un premier album affriolant ("No rest", voir chronique dans le n° 84), ce 4 titres signe la poursuite des aventures du duo rouennais. Et comme annoncé précédemment, Caro et Nico ont donc laissé tomber les synthés (c'est marqué sur le disque, au cas où vous n'auriez pas suivi) au profit exclusif des guitares et de la boîte à rythmes. Pour le reste, c'est toujours du rock'n'roll minimaliste qui oscillerait entre new-wave survitaminée et punk'n'roll compact. Mention spéciale au titre de clôture, "Am a gang!", croisement orgiaque entre Stooges garagistes et Suicide déluré sur fond de riff à la "Have love will travel". Fuzzy Seven sont impertinents et libertins, ce qui ne peut que nous complaire.

### **JOHNNY BOY : Modern idol (CDEP autoproduit - <http://johnnyboy.band.free.fr>)**

Né à Tours, émigré à Paris, le duo Johnny Boy s'en sort pas trop mal. Normalement, les 2 gugusses ne devraient pas se voir ramener dans leur pays par un Besson adepte du rapprochement familial musclé, façon Vel d'Hiv'-Auschwitz sans toucher 20000. Bon, ceci étant exposé, je ne suis pas sûr non plus que le pavé parisien en lieu et place des bords de Loire ait changé grand-chose quant à l'état d'esprit de nos 2 idoles modernes (OK ! je m'avance peut-être un peu sur ce coup-là, mais au moins si ça arrive je pourrai toujours dire que c'est ici que vous l'aurez lu en premier). Par rapport au premier EP d'il y a 2 ans on pourrait dire que le Johnny Boy nouveau est un peu moins punky et rentre-dedans, et un peu plus électro-pop alambiqué. En gros c'est un peu comme si Johnny Boy avait décidé de conduire un peu plus pépère et de ne plus faire hurler les Goodyear au démarrage façon Grand Prix de la Cité des Camélias. Pas que ça gêne au demeurant, ce qu'on a perdu en baston on l'a gagné en mélodie, ce qu'on a perdu en cavalcade échevelée, on l'a gagné en conquête planifiée et méthodique. Ça finit par se tenir.

### **GARAGE LOPEZ/Les PROUTERS (Split EP)**

Un disque sans label, sorti seulement grâce à la motivation financière d'un couple de fans des 2 groupes. On appréciera le désintéressement. La présentation d'abord, un très beau picture-disc avec les visuels respectifs des 2 groupes sur la face qui leur est dévolue, de la belle ouvrage. La musique ensuite, avec 6 titres au total, 3 pour chaque équipe, à savoir, une reprise des petits camarades de jeu, un original, et une autre reprise, plus généraliste celle-là. Côté Garage Lopez, ça carbure toujours au nitrométhane avec un rock'n'roll sous amphétamine

plus chargé qu'un peloton de coureurs cyclistes. Du coup, ça négocie les courbes jamais à moins de mach 2 et ça avoine comme un motard de l'enfer à qui on viendrait de piquer coup sur coup sa bécanne, sa bière et sa copine. Autant dire que ça charcle. La reprise des Prouters c'est "Grégory", l'original c'est "Zombie", et la reprise généraliste c'est le "Let's lynch the landlord" des Dead Kennedy's. Ouais, ces gens-là ont du goût. Chez les Prouters on est un poil plus punk dans le propos, ce qui n'empêche nullement de faire aussi dans l'excès de vitesse revendiqué et syndical. Faut pas déconner non plus. La cover des Garage Lopez c'est "Elvis de Ballancourt" (avec un final "Jailhouse rock" en guise de clin d'oeil), l'original c'est "Nicolas Bulot" qui fustige l'engagement carrément sarkozyste, tendance vieille France, du présentateur d'Ushuaïa (un écolo qui a Rhône Poulenc comme sponsor, c'est vrai que ça fait franchement pas crédible), et la reprise maréchaliste (ah non, merde, j'm'ai trompé de grade) c'est le "Manu" de Renaud, sa période encore acceptable. Bref, un bon petit skeud pour se caler une dent creuse.

### **GAMEBOY PHYSICAL DESTRUCTION/ROYAL McBEE CORPORATION (Split CD, Swarm Records/Flying Oyster Digital Industries)**

D'un côté les Lyonnais de Gameboy Physical Destruction avec 2 titres de punk louchant avec insistance du côté d'un électro dopé aux BPM. "Bastard" est nettement le plus rapide des 2, accentuant leur côté punk, tandis que "Semtex", plus lourd, plus malsain, plus visqueux, tirerait plus sur une noise vénéneuse en manque d'affection virale. Les 2 titres sont bien foutus et bien défoulatoires, une alternative de bon aloi à l'électro pur et dur grâce à ces acointances punky qui nous ramènent vers la source primale du genre. En revanche, l'unique titre des banlieusards de Royal McBee Corporation, "Mechanical addiction", retient nettement moins mon attention, beaucoup trop post-rock pour mes goûts primaires de primate primitif. Un titre hypnotique, répétitif, qui ne décolle jamais vraiment et qui vous fouille le conduit auditif à la recherche du dernier milligramme de cérumen. Pas mauvais dans le genre, mais faut juste être vraiment accro au truc pour pleinement apprécier.

### **THE LORDS OF ALTAMONT : (Gettin high) On my mystery plane (EP, El Beasto Recordings - [www.elbeasto.com](http://www.elbeasto.com))**

Lors de leur dernière tournée européenne, au printemps, les Lords Of Altamont ne sont pas venus les mains vides. Si le nouvel album ne paraîtra que cet été, le label espagnol El Beasto, pour faire patienter les fans transis, vient de faire paraître ce EP 3 titres presque inédit. Presque puisque "Faded black" est extrait de "The Altamont sin", dernier album en date de la bande de Jake Cavaliere. Ceci étant, la version proposée ici étant la "single", elle est donc un chouia différente de celle de l'album et ne fera donc pas doublon. Ouf ! La morale est sauve. Pour ce qui est des 2 autres contributions de ce sympathique EP, "(Gettin high) On my mystery plane" et "Get in the car", ce sont bel et bien 2 pures nouveautés qui nous sont offertes. "(Gettin high) On my mystery plane" explore un petit côté psychédélique que les Lords Of Altamont ne sont jamais en peine de faire tourner, notamment pour calmer parfois un peu le jeu de leur garage débridé, puissant et tellurique. Ce garage qu'on retrouve pleine bourre sur la face B avec "Get in the car" au tempo appuyé soutenant quelques riffs assassins dont les Lords ont le secret, un morceau qui, associé au "Faded black" qui lui succède, nous ramène en plein coeur d'un garage punky à souhait et raunchy à loisir. Je ne sais pas si ces 2 nouveaux titres seront sur l'album à venir, mais en tout cas, ce 4ème opus, s'il est de la même trempe que ce EP, s'annonce encore comme une belle tuerie.

### **RIKKHA : Kitten on wheels (CDEP, Le Bison Production - [www.lebison.com](http://www.lebison.com))**

Un 4 titres un peu hybride pour cette nouvelle formation, constituée de noms ayant déjà fait leurs preuves sur la scène rock (au sens large) parisienne. Le chant est dévolu à la très sexy Juliette Dragon, habituellement plutôt danseuse et performeuse puisqu'elle mène la Revue du Cabaret des Filles de Joie (à ce titre on a déjà pu la voir et l'entendre faire les chœurs pour les Washington Dead Cats). La guitare et la programmation des machines c'est le domaine d'Archi.Seb, un ancien des Ejectés ou du 8°6 Crew. Quant à la batterie, elle est tenue par Fuper François, qui tapotait déjà au sein de Ceux Qui Marchent Debout ou de Paris Combo. Bon, une fois qu'on a fait les présentations on s'intéresse forcément à la musique. Et là ça démarre plutôt fort avec une pétarade motocycliste en ouverture de "Kitten on wheels", un titre salement rock'n'roll qui ne vous laisse même pas le temps de souffler après avoir appuyé sur la touche "play". Au contraire, la rythmique frénétique et les riffs effrénés de ce morceau vous collent direct le long du mur où vous restez scotchés jusqu'à l'accord final. Ah ! Les salopards ! Y a aussi "My baby's got the devil", un morceau plus crampsien tu meurs, ce qui, compte tenu des circonstances récentes ayant, de fait, mis fin à l'existence des Cramps, n'en devient que plus salutaire. Va bien falloir que certains assurent la relève. "Draco fears nothing", en clôture du bazar, est quant à lui une sorte de chevauchée

impétueuse et crépusculaire dans des mondes qui, pour imaginaires qu'ils soient, n'en sont pas moins fort pourvus en accords jouissifs et en riffs tout en pulsations vivifiantes. Il n'y a que "Burl(es)qu(e) blues" qui me laisse perplexe, un truc lent et quasiment complètement électro, qui casse l'ambiance, et dont on se demande bien ce qu'il vient faire au milieu des 3 autres trucs nettement plus pétulants. Un peu déplacé dans le contexte, mais bon...

**GOY DIVISION : Pflicht und kindheit (SP, No Balls Records - [www.no-balls-records.com](http://www.no-balls-records.com))**

Adam West n'est plus depuis l'an dernier (je parle du groupe, pas de l'acteur batmanien mythique), vive Goy Division. Même si je ne suis pas bien sûr que le groupe soit appelé à durer ou bien s'il ne s'agit que d'un side-project à usage unique (je pencherais assez pour la seconde solution). Parce qu'il faut vous dire que dans ce Goy Division on retrouve Jake Starr et Dan-O Deckelman, respectivement chanteur et guitariste de feu Adam West donc, et que ce premier single nous montre le groupe dans l'exercice de la reprise. Jusqu'ici rien que de très normal, sauf que Goy Division nous balance 2 reprises de Joy Division, "Ice age" et "Warsaw", mais à des années-lumière du cold-punk original de la bande à Ian Curtis. Point ici des froides et morbides obsessions d'un jeune homme tellement mal dans sa peau qu'il finira par se pendre, Goy Division traite ces 2 titres avec le feu sacré d'un punk-rock'n'roll qui faisait déjà les délices d'Adam West. Du coup, évidemment, pour qui connaît les originaux, il y a là un décalage brutal certes, mais aussi une redécouverte de la puissance évocatrice qui se terrait dans ces mélodies finalement pas si funestes qu'on le pensait jusqu'ici. Personne ne sait si Ian Curtis aurait apprécié l'hommage détourné, mais Goy Division, en tout cas, nous prend par surprise, et on en redemande... Sauf que, justement, je vois mal le concept perdurer au-delà de ce single. Mais qui sait avec ce diable de Jake Starr...

**LORD FESTER : Welcome to my house (Maxi EP, Be Fast !!!)**

Lord Fester est un personnage atypique de la scène artistique parisienne. D'un côté il y a le dessinateur Fred Beltran, pilier des Humanoïdes Associés, avec des séries reconnues ("Le ventre du minotaure", "Mégalex" et "Les Technopères", ces 2 dernières avec rien moins que Jodorowsky au scénario, pas de la petite bière, ou encore ses "Pin-up girls from around the world"), de l'autre il y a le musicien Lord Fester, au lourd passé d'activiste de la scène rockabilly avec des groupes comme Stylbop ou les Snails, et, depuis 1997, son implication dans les Washington Dead Cats, où Mat Firehair lui a trouvé son surnom actuel. Mais comme le bonhomme est aussi fidèle en amitié, il n'avait jamais coupé les ponts avec ses anciens comparses des Snails. Du coup, en 2006, ces 4 là décident de remettre le couvert, sous le nom de Lord Fester, et voici donc leur premier effort discographique, un maxi (puisqu'au format 30cm) 4 titres où le groupe nous propose sa vision décapante et abrasive d'un rockabilly pugnace, d'un rock'n'blues alcoolisé, voire d'une country désinhibée. Tout ça se joue au plus près de l'os, comme si le quatuor voulait redéfinir les racines du genre alors que le siècle nouveau n'est encore qu'au beau milieu de son insouciance enfantine. Des rythmiques tonitruantes (avec cette contrebasse ronflante et grognante) au guitares vénéneuses (Lord Fester lui-même n'hésitant pas à faire un usage énamouré du bottleneck) en passant par un chant définitivement ancré dans un sud réincarné sur les bords de la Seine, tout ici est fait pour nous transporter quelque part entre les Appalaches, Memphis, les bayous de Louisiane, ou les plaines de l'est du Texas, selon l'inspiration du moment. Et c'est diablement bien balancé, à l'image des cowgirls délurées qui embellissent la chose, puisque, évidemment, ce disque est un picture, et que c'est Fred Beltran lui-même qui s'y est collé pour croquer le tout. Bref, le ramage ET le plumage.

**BACKSTAGE RODEO : Are you electric ? (White CDEP autoproduit - [www.backstagerodeo.com](http://www.backstagerodeo.com))**

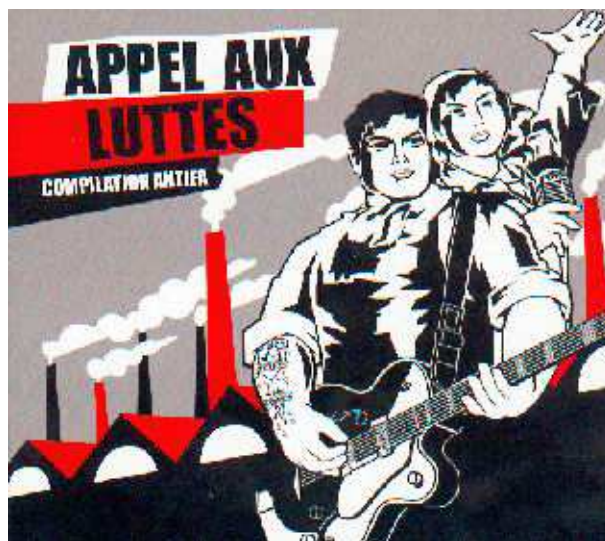
**BACKSTAGE RODEO : Are you electric ? (Red CDEP autoproduit)**  
Y a tellement de monde sur le marché aujourd'hui (malgré la crise, paradoxal non ?) qu'il est toujours bon de trouver le petit truc qui va vous démarquer du reste de la production ambiante. Pour les messins de Backstage Rodeo c'est la sortie concomitante de 2 EP en lieu et place d'1 album. Bon, pourquoi pas... Même design, sauf que l'un est sur fond blanc, et l'autre sur fond rouge, même conception sonore, 4 titres à chaque fois, et même volonté de sortir des sentiers battus, notamment avec l'inclusion, sur chaque EP, d'une courte nouvelle à l'approche délicieusement surréaliste, toutes 2 dues à la plume d'un certain Alexandre Cloarec. Donc, côté graphisme et présentation, c'est déjà plutôt bien vu, et plutôt réussi. Côté musique maintenant, on a là un groupe qui semble avoir déjà de la bouteille, même si certains de ses membres n'ont qu'à peine dépassé la vingtaine, qui assure la mélodie et le riff en vieux briscards de la chose rock, avec des titres ma foi plutôt efficaces, enlevés et teintés d'un savoir-faire indéniable. Bien que le mot de garage revienne souvent dans les influences citées dans le dossier de presse, y en a pas vraiment, de garage, dans la musique de Backstage Rodeo, une musique qui s'apparenterait plutôt à une sorte

de power-pop musclée, et parfois mâtinée de fragrances pop-rock qui, je l'espère, ne prendront pas le pas sur le reste lors de leurs prochains efforts studio. Parce que, même si ça reste hautement écoutable en terme de crédibilité ("Johnny D", "My friends are my drugs"), même si ça dénote un sens de l'humour pregnant ("Who said you need to play music to be rock & roll ?"), même si ça paie ses dettes à quelques grands anciens fédérateurs ("Rodeo" qu'on aurait bien vu pondre par un Hendrix par exemple, et c'est déjà balèze de faire du Hendrix sans paraître ridicule au jour d'aujourd'hui), on ne peut s'empêcher de déceler, de ci de là ("Untitled" ou "Time of redemption" par exemple), une volonté évidente de coller à une certaine idée d'une pop-rock fadasse qui fait les choux gras de quelques radios largement infréquentables. Souhaitons donc que les petits cochons du business ne viendront pas bouloter un groupe qui présente plutôt bien dans l'ensemble et qu'il serait dommage de voir glisser vers des abîmes dangereusement commerciaux.

---

**APPEL AUX LUTTES - COMPILATION ANTIFA (CD, Appel Aux Luttes/Maloka/Poch)**

Première production du label Appel Aux Luttes, cette compilation se veut un instantané de ce que peut être la scène antifasciste radicale par chez nous. 7 groupes, avec chacun 2 titres au programme, ça n'est évidemment pas exhaustif du tout comme index, c'est juste un Polaroid pris comme ça, au débotté, histoire de montrer que dans la France sarkozyste limite totalitaire on peut encore l'ouvrir, lever le poing, et éructer une rage à fleur de peau. Tout le monde n'est pas encore baillonné ni soumis à la pensée unique, fort heureusement. Los Foiers ouvrent le cortège. Le groupe, dans lequel on retrouve Alain, l'ex contrebassiste des Wampas, Carayos et autres Happy Drivers, aujourd'hui installé à Bordeaux, grogne un street-punk énergique, efficace et énervé. Suit Tulamort (avec la section rythmique de Ya Basta) avec un punk-oi qui se transforme parfois sans complexe en ska-punk vitaminé, ça pulse ça pulse. Puis vient Jeune Seigneur, un groupe breton (il est été surprenant que la Bretagne ne soit pas représentée dans ce type d'entreprise) qui emprunte son nom à un titre de la Souris Déglinguée, et qui envoie un punk-rock digne du gang de Tai-Luc. Les banlieusards de Midnight Rovers sont de loin les plus rock'n'roll du lot (leur 1er album sort également sur Appel Aux Luttes), avec un punk-rockab nerveux qui ferait le grand écart entre les premiers titres de LSD (décidément...) et la première formule d'Ici Paris (période Marie Al Kha Raz). Avec leur nom de chien d'attaque Redweiler, de Bordeaux, bastonnent sévère et taraudent direct dans le bois dur grâce à un street-punk aux basses qui martèlent le pavé et aux riffs qui scandent de l'accord manifestant. Street-oi également chez les bretons de Viande Rouge qui se placent délibérément sous la bannière des luttes ouvrières, éclairs de sax en prime. Redkick, enfin, versent dans un ska-punk flamboyant et militant qui devrait vous faire découvrir l'étrouffesse indécente de votre studio sous les combles, pas très pratique pour y danser.



**BANLIEUE ROUGE, BANLIEUE ROUGE  
TOI QUI VIENS DE LA BANLIEUE ROUGE**

## LED ZEPPELIN : Led Zeppelin (CD box set, Atlantic)

C'est évidemment l'apanage des groupes à la notoriété affirmée (et donc gros vendeurs) que de se voir choyés par leur label, et force est de constater qu'il n'y a guère qu'une major qui soit capable de fournir un effort comparable à celui qu'Atlantic vient de réserver à Led Zeppelin. A savoir la ressortie, en coffret, de l'intégrale de sa discographie officielle, le tout remasterisé de manière conséquente, et présenté en format CD certes mais façon vinyl replica, c'est à dire avec le fac simulé des pochettes et des sous-pochettes vinyl originales, à la manière de ce qu'avait fait Elektra pour les Doors il y a une dizaine d'années maintenant. Et l'objet est bien beau, il faut le reconnaître, dans sa livrée noire uniquement agrémentée des symboles du quatrième album censés représenter chacun des 4 membres du groupe. Un peu d'histoire tout d'abord, afin de resituer le contexte de la création de Led Zeppelin. On est en 1968 et les Yardbirds viennent d'exploser avant d'honorer un contrat qui devait leur permettre d'aller tourner en Scandinavie. Jimmy Page, le dernier guitariste d'une triade magique (Eric Clapton et Jeff Beck l'avaient précédé dans le groupe), se dit que ce serait bête de ne pas assurer ce contrat apparemment assez lucratif, et décide donc de trouver quelques acolytes capables de faire cette tournée sous le nom de New Yardbirds. C'est ainsi qu'il recrute Robert Plant, un chanteur pourtant à des années lumière de Keith Reff, le vocaliste des Yardbirds. Plant n'accepte qu'à la condition que le groupe intègre un vieil ami à lui, le batteur John Bonham. Originellement, le bassiste devait être Chris Dreja qui officiait dans les Yardbirds, mais celui-ci jette finalement l'éponge pour se consacrer à son autre passion, la photo (c'est lui d'ailleurs qui signe le cliché du groupe qui apparaît au verso du premier album de Led Zeppelin). Apprenant cela le musicien de studio John Paul Jones pose sa candidature et est aussitôt enrôlé par un Jimmy Page qui avait déjà pu apprécier ses talents de bassiste et de clavier lors de nombreuses séances d'enregistrement au cours des années précédentes. Apparemment la tournée se passe tellement bien que le quatuor décide de poursuivre l'aventure. Mais le nom des New Yardbirds n'est guère approprié à la musique qu'ils veulent désormais développer. La légende prétend que Keith Moon et John Entwistle, des Who, leur suggèrent celui de Led Zeppelin (le zeppelin de plomb, avec une orthographe altérée), qui est aussitôt adopté. A partir de là la machine se met en marche et va tout écraser dans le monde du rock business durant les 12 années à venir. Ce coffret propose donc les 10 albums officiels de Led Zeppelin, 8 albums studio, 1 album live, et 1 compilation posthume d'inédits. Le 12 janvier 1969 paraît "Led Zeppelin", le premier album, avec sa célèbre pochette reprenant la photo du "Hindenburg" en flammes lors de son arrivée dans la banlieue de New York en 1937 (le "Hindenburg" fut le plus gros zeppelin jamais construit, et cet accident, qui fit 36 morts, signa le glas des dirigeables commerciaux, au profit des avions plus traditionnels). Ce premier album est encore empreint des influences premières de Jimmy Page, à savoir le blues, mais un blues comme poussé dans ses derniers retranchements, amplifié à l'extrême et distordu, trituré pour en faire une musique totalement neuve pour l'époque, et qui préfigure déjà le hard-rock et le heavy-metal à venir. Il est symptomatique de constater que ce disque comporte 2 reprises de Willie Dixon, ainsi que celle de "Baby I'm gonna leave you", créditée comme traditionnelle, mais en fait écrite par la chanteuse folk Anne Bredon et déjà popularisée par Joan Baez (Page et Plant étaient fans de l'égérie folk new-yorkaise) avant que Led Zeppelin ne se l'accapare, la transformant du tout au tout. On pourra également noter le pillage éhonté du "How many more years" de Howlin' Wolf dans le "How many more times" qui clôt ce disque. Du côté des originaux l'album propose déjà 3 des futurs chevaux de bataille scéniques du groupe, "Good times bad times", "Dazed and confused" et "Communication breakdown". 10 mois plus tard, et alors que le groupe tourne inlassablement aux USA, paraît "Led Zeppelin II", enregistré dans divers studios américains durant cette interminable tournée. La pochette, ouvrante cette fois, reprend le thème de l'aviation en détournant une photo de la célèbre escadrille Jasta 11, aussi appelée le Cirque Volant, et emmenée par Manfred Von Richtofen, plus connu sous le nom de "Baron Rouge" et qui s'illustra durant la Première Guerre Mondiale. Le graphiste David Juniper incluant les portraits des 4 membres du groupe ainsi que de quelques proches en lieu et place de ceux des membres de l'escadrille, le tout s'affichant par-dessus la silhouette du "Hindenburg" déjà vue sur le premier album. Musicalement parlant, ce deuxième album poursuit l'exploration du blues et du folk déjà entamée sur le premier, en allant encore un peu plus loin dans l'extrémisme sonore, comme en témoignent les riffs de "Whole lotta love" (et son cultissime solo de guitare joué avec un archet de violon, une idée pompée chez Eddie Phillips, le guitariste de Creation,

qui avait expérimenté cette technique sur "Makin time", le premier single du groupe en 1966, Jimmy Page restera d'ailleurs pour beaucoup comme un habile recycleur), "Heartbreaker" ou encore "Livin' lovin' maid". Parallèlement, le groupe tente aussi quelques explorations mélodiques avec les cassures de rythme de "What is and what should never be" ou "Ramble on", sans parler de "Moby Dick", cet instrumental articulé autour d'un solo de batterie de Bonham. Les premières influences pop apparaissent également sur la ballade "Thank you". Au final, ce disque restera comme le symbole de toute une génération, atterrissant la place de n° 1 des charts du monde entier. A la fin de l'année 1969 les ventes totales estimées de l'album tourneront autour des 12 millions de copies. 1 an plus tard, en novembre 1970, paraît "Led Zeppelin III". Changement de décor puisque l'écriture du disque se fera quasiment exclusivement lors d'une retraite de Page et Plant dans un manoir gallois du 18ème siècle, Bron-Yr-Aur, qui se verra d'ailleurs célébré dans une chanson du disque, "Bron-Yr-Aur stomp" (avec le nom mal orthographié), l'un des 3 morceaux acoustiques avec "Tangerine" et "That's the way". La pochette ouvrante de ce troisième album est un chef d'oeuvre de pop-art avec sa roue à faire tourner pour faire apparaître diverses images à travers les 11 trous percés au recto. La retraite galloise de Page et Plant se ressent dans l'atmosphère délibérément plus folk et celtique de la musique du groupe. Par moment, Led Zeppelin sonne presque progressif ("Friends" par exemple). Ceci étant, le blues durci au rock n'est pas totalement oublié comme en témoignent "Immigrant song" (et un Plant incantatoire) ou "Celebration day", tandis que le blues plus traditionnel a toujours droit de cité ("Since I've been loving you"), de même que le folk ("Gallow's pole", extrapolation du traditionnel "The maid freed from the gallows"). L'album déroutera plus d'un fan de la première heure, mais en apportera de nouveaux au groupe, qui combleront largement les désistements. C'est à partir de cette période que la légende zeppelinienne va commencer à grandir et à s'étaler dans les pages "people" des journaux de l'époque. Le groupe tourne alors avec son propre jet privé, loue des étages entiers des hôtels dans lesquels il séjourne, et commence à adopter un mode de vie de rock-stars qui sera bientôt copié par des armées entières de suiveurs. Ils sont réputés pour détruire assez régulièrement les hôtels qui les accueillent et pour organiser des fêtes dignes des plus belles orgies romaines. Quelle est la part de réalité et la part de légende dans tout ça ? Seuls ceux qui y ont assisté peuvent en témoigner, et en général ils ne sont pas avares de détails. C'est dans cette atmosphère de débauche au quotidien que paraît, en novembre 1971, le quatrième album. Un album sans titre, ou plutôt avec comme titre 4 symboles plus ou moins ésotériques représentant chacun un des membres du groupe. Mais les fans et les journalistes l'appelleront vite, pour plus de commodité, "Led Zeppelin IV". Côté pochette, si elle est toujours ouvrante, celle-ci fait montre d'une sobriété qu'on n'attendait pas de la part d'un groupe aussi extraverti, un simple tableau représentant un vieillard portant un fagot de bois sur le dos, accroché sur un mur au papier défraîchi en train de se décoller. Une pochette tout ce qu'il y a de plus anonyme puisque aucune mention (nom du groupe, titres, crédits) n'apparaît nulle part, ni au recto, ni à l'intérieur, ni au verso, ni même sur la tranche. Il faut aller chercher tout ça sur la sous-pochette en papier kraft épais. Le disque s'ouvre sur 2 purs joyaux rock'n'roll, "Black dog" et le bien nommé "Rock'n'roll" justement, comme pour mieux rappeler au monde que Led Zeppelin est bel et bien le groupe fondateur du mouvement hard-rock qui est en train de déferler sur la planète (Black Sabbath ou Deep Purple sont, en terme de ventes et de notoriété, les rivaux directs de Led Zeppelin en cette période charnière). L'acoustique est toujours au programme avec "Going to California" tandis que, chose exceptionnelle, le groupe invite la chanteuse de Fairport Convention, Sandy Denny, sur "The battle of Evermore". On trouve encore une reprise sur cet album, en l'occurrence le "When the levee breaks" de la blueswoman Memphis Minnie. Mais le morceau de bravoure de l'album reste évidemment "Stairway to heaven", un crescendo qui commence en arpeges de guitare acoustique style renaissance pour finir en furia hard-rock et qui annonce une tempête médiatique qui ne se dément toujours pas aujourd'hui. Les stations de radio américaines spécialisées oldies programment toujours ce titre plusieurs fois par jour, au point qu'il en est presque devenu indigeste. Le plus étonnant c'est que ce titre n'est jamais officiellement sorti en single. Aujourd'hui, "Led Zeppelin IV" reste probablement l'album le plus vendu du groupe avec quelque chose comme 37 millions de copies écoulées. En mars 1973 sort "Houses of the holy", cinquième album d'un groupe qui reste toujours aussi productif. On pourra noter l'évolution des moeurs, beaucoup plus libres en ces 70's naissantes qu'aujourd'hui, puisque la pochette de ce disque nous montre une

bande d'enfants nus gravissant les pierres basaltiques de la Chaussée des Géants en Irlande du Nord. On rapprochera cette pochette de celle de l'unique album de Blind Faith en 1969 et qui montrait une photo de la fille de Ginger Baker, à peine adolescente, et elle aussi nue. De telles pochettes d'album, aujourd'hui, vaudraient à leurs auteurs de retentissants procès pour pédophilie. Comme pour le précédent, la pochette de ce disque ne comporte absolument aucune indication, celles-ci se retrouvant sur la sous-pochette. Cet album marque un tournant dans la discographie du groupe en ce sens que Jimmy Page semble vouloir abandonner les grands riffs de guitare héroïques et conquérants au profit de constructions plus ambitieuses. On notera aussi l'utilisation du mellotron et des premiers synthétiseurs sous la houlette de John Paul Jones. L'album est empreint de mysticisme, comme on peut le découvrir dans le dyptique d'ouverture "The song remains the same" et "The rain song", tandis que le groupe s'essaie à d'autres rythmes comme le reggae ("D'yer mak'er") ou le funk ("The crunge"), la chanson de clôture, "The ocean", offrant même une large section a cappella. C'est le dernier album à être réalisé directement sur Atlantic. Dès l'année suivante apparaît le propre label du groupe, Swan Song, sur lequel sort, en février 1975, leur sixième album, le double "Physical Graffiti". A l'origine l'album ne devait pas être double, mais il le devint quand il apparut évident que tout le matériel enregistré ne tiendrait pas sur un album simple, et comme il restait des "chutes" de studio des 3 disques précédents, Led Zeppelin décida donc de se lancer dans l'exercice du double, sous une superbe pochette fourreau figurant une façade d'immeuble aux fenêtres ajourées révélant le titre de l'album imprimé sur un dépliant intérieur, ou bien de petites images imprimées elles sur les 2 sous-pochettes. Musicalement ce disque fait un peu office de fourre-tout, compte tenu du nombre de titres (15) et de la diversité des enregistrements, aussi bien en terme de temps que de locations. Il y a là du rock bon teint ("Sick again", "Houses of the holy"), de l'orientalisant (l'élégant "Kashmir"), du funk encore ("Trampled under foot"), de la ballade ("Ten years gone"), du blues ("In my time of dying"), de l'acoustique (l'instrumental "Bron-Yr-Aur", à ne pas confondre avec le "Bron-Y-Aur stomp" du troisième album même si les 2 titres ont été conçus à la même période), ou encore un petit bonbon avec le très rock'n'roll "Boogie with Stu", enregistré avec le pianiste des Stones Ian Stewart, un morceau sur lequel on peut noter dans les crédits une mystérieuse Mrs Valens, en fait la mère de Ritchie Valens que Jimmy Page fait ainsi apparaître après avoir appris que la dame n'avait jamais touché un seul cent de royalties après la mort de son fils, ce "Boogie with Stu" étant d'ailleurs fortement inspiré du "Ooh my head" de Valens, même si ça n'est pas évident à la première écoute. Avec la régularité d'un métronome, un an plus tard, en mars 1976, paraît "Presence", le septième album, avec une pochette toujours aussi finement travaillée. Ouvrante, elle fait apparaître le nom du groupe, le titre, et le logo Swan Song, mais uniquement en relief ton sur ton avec le blanc cassé de la couleur de fond, lisibles donc uniquement sous un certain angle, ou au touché. La pochette présente 10 photos nostalgiques d'une Amérique des 50's en pleine explosion économique... sauf que sur ces photos d'un quotidien à la banalité heureuse on note à chaque fois la présence incongrue d'un objet noir de forme vaguement pyramidale qui n'est pas sans rappeler le monolithe de "2001 : l'odyssée de l'espace". Ce disque sera le premier du groupe à recevoir un accueil pour le moins mitigé de la part des critiques comme du public. Il reste d'ailleurs l'un de ceux qui s'est le moins bien vendu pour Led Zeppelin. Il est vrai que, s'il comporte quelques titres volontaires et accrocheurs ("Achilles last stand", "Nobody's fault but mine", ou "Candy store rock"), il ne possède pas la flamboyance de ses prédécesseurs bien qu'il soit entièrement électrique (pas de guitare acoustique ici, ni de claviers). Il semble que Page et Plant aient voulu faire leur album de hard-rock à eux, sauf qu'il n'est qu'un album de hard-rock de plus, un album banal comme des centaines d'autres groupes de l'époque étaient capables d'en pondre. Rien ne vient le différencier du reste de la production de leurs contemporains. Et comme pour mieux enterrer un disque que Jimmy Page considère pourtant toujours comme l'un de ses préférés, le groupe, dès le mois d'octobre de cette même année 76, lance sur le marché le film et le double album live "The song remains the same". Filmé et enregistré lors de 3 concerts du groupe au Madison Square Garden de New York (du 27 au 29 juillet 1973), "The song remains the same" montre un groupe devenu pachydermique sur scène. C'est d'ailleurs en faisant surtout référence à Led Zeppelin (mais aussi à d'autres grosses machineries de l'époque comme Emerson, Lake and Palmer ou Yes) que le terme de "dinosaures du rock" va commencer à circuler dans les médias comme dans un public de plus en plus jeune qui ne se reconnaît plus vraiment dans ces stars fort éloignées du quotidien

glauque que vit une population, surtout anglaise, en voie de paupérisation. En 1976, quand sortent le film et le disque, les punks sont d'ailleurs largement en train de tailler des croupières à un Led Zeppelin qui commence à être un peu dépassé par les événements. Le double album se présente sous une belle et élégante pochette ouvrante noire gaufrée, avec un curieux dessin au recto et au verso figurant un hôtel délabré, un texte de Cameron Crowe (journaliste pour "Rolling Stone", il racontera sa propre histoire avec Led Zeppelin dans son film "Presque célèbre" en 2000), et un livret 8 pages contenant des photos du film. Les versions live des standards du groupe s'étirent en d'improbables improvisations ("Dazed and confused" dure ainsi près d'une demi-heure, "Stairway to heaven" plus de 10 minutes, "Moby Dick" et son solo de batterie près d'un quart d'heure, tout comme "Whole lotta love" sur lequel Jimmy Page use littéralement son archet de violon), montrant un groupe pris au piège de sa propre légende et obligé de donner dans la surenchère et la démesure afin de rester sur les rails de sa notoriété. Par rapport au double album original la version de ce coffret propose 6 titres en bonus, évidemment enregistrés durant les mêmes concerts, dont "Black dog", "Misty mountain hop", "Since I've been loving you" ou "Heartbreaker", et change même le couplage de certains morceaux, sans que ça nuise à l'ensemble, ni que ça le bonifie forcément non plus. Led Zeppelin, essouffé par des tournées américaines de plus en plus longues (tandis qu'en 77 Robert Plant déplore également la mort de son fils Karac), ne revient dans les bacs des disquaires qu'en août 1979 avec l'album "In through the out door" dont la particularité graphique est de paraître sous 6 pochettes différentes, les premiers tirages étant, de plus, emballés dans une sur-pochette en papier kraft qui rendait impossible l'identification de la pochette que l'on achetait, les 6 ayant été mises sur le marché en même temps et de manière aléatoire. Le coffret propose d'ailleurs un fac-similé des 6 pochettes (ainsi, au passage, qu'une pochette alternative du premier album, au lettrage orange et non pas bleu), histoire de plaire aux complétistes. "In through the out door" porte témoignage d'une sorte de passation de pouvoir au sein du groupe, Jimmy Page semblant s'effacer au profit de John Paul Jones (2 chansons du disque, "South bound saurez" et "All my love", ne portent même pas le nom de Page dans les crédits, chose qui n'était encore jamais arrivé depuis leurs débuts, exceptées les reprises bien sûr). Il en résulte un album au moins aussi mésestimé que "Presence" d'où aucun titre ne se détache vraiment, les claviers de John Paul Jones prenant souvent le pas sur les guitares de Jimmy Page. Le groupe n'a plus tourné aux USA depuis 1977, et, à l'automne 80, commence à répéter en vue d'un retour sur le sol américain. C'est pendant ces répétitions que, le 25 septembre, John Paul Jones trouve John Bonham mort dans la chambre qu'il occupait dans la maison de Jimmy Page. Bonham avait passé la veille à picoler sec (il était notoirement connu pour son addiction à l'alcool, et l'autopsie pratiquée a révélé qu'il avait probablement avalé quelque chose comme une quarantaine de shots de vodka la veille de son décès) et est mort, comme Hendrix, étouffé par son propre vomi, il avait 32 ans. 2 mois plus tard Led Zeppelin annonce officiellement que le groupe n'existe plus, les 3 survivants estimant impossible de trouver un remplaçant à John Bonham. D'ailleurs, lors des quelques rares reformations du groupe c'est le propre fils de John, Jason, qui s'assiera derrière les fûts, seul digne de succéder à son père selon le groupe. En 1982 Led Zeppelin fera néanmoins paraître un dernier album, une compilation d'inédits enregistrés tout au long de leur carrière. Il semblerait que ce disque ait été imposé par Atlantic à qui le groupe devait encore un album lors de la création de Swan Song. Une compilation un peu de bric et de broc sur laquelle on peut entendre une reprise du "We're gonna groove" de Ben E. King, une version live du "I can't quit you baby" de Willie Dixon, morceau qui apparaissait déjà sur le premier album, ou encore cette curiosité, "Bonzo's Montreux", un solo de batterie de John Bonham traité électroniquement par Jimmy Page. La version de "Coda" qu'on trouve dans ce coffret est en fait celle, augmentée de 4 bonus, qui était parue en 1993 lors de sa première remasterisation, ces bonus incluant notamment le titre "Hey hey what can I do", face B du single "Immigrant song" en 1970, et seul morceau de Led Zeppelin sorti uniquement en single et jamais repris sur album. Au-delà de l'image d'un groupe bouffi par les excès en tous genres, notamment dans les dernières années, Led Zeppelin reste quand même l'un des grands passeurs du rock'n'roll, amenant lentement le blues à parcourir des horizons jamais encore défrichés à l'époque, et le faisant évoluer vers ce qui deviendra le hard-rock. Et puis surtout Led Zeppelin restera comme le créateur ultime de quelques-uns des plus grands standards du rock au sens large du terme. De toute façon une page essentielle de l'histoire du rock.

**SHAKE IT LIKE A CAVEMAN : When you smile I see your fangs (CD, Beast Records - www.myspace.com/shakeitlikeacaveman)**

Dans la grande famille des one man band, je voudrais le frère précheur vampirique, j'ai nommé Shake It Like A Caveman, timbré originaire du Tennessee et qui fait montre d'un humour ravageur et dévastateur, comme en témoigne déjà son nom de scène, mais aussi le titre de cet album ("Quand tu souris on voit tes crocs"). Côté musique, on sent bien que le lascar vient du sud des Etats-Unis avec ses racines blues et boogie teintées de rythmes vaudouissants que n'auraient pas reniées un John Lee Hooker au meilleur de sa forme lycanthropique. C'est toute la magie noire de l'Afrique ayant traversé l'Atlantique pour finir dans les bayous et les marécages bordant les rives boueuses et bourbeuses du Mississippi qui pulse à travers ces rythmes hypnotiques, à la pulsation sexuelle exacerbée, et au beat qui rappelle les tambours de guerre de quelque peuplade primitive. Le blues de Shake It Like A Caveman vient du coeur des abysses les plus insondables, vient des tripes plus que de l'âme, vient du bas-ventre en mouvement perpétuel comme pour mieux fourrager dans notre subconscient instinctif et bestial. Si le bougre s'apparente aux hommes des cavernes, ce n'est pas complètement par hasard, c'est bien parce qu'il véhicule ce tenace parfum d'animalité qui sommeille en chacun de nous, sauf que lui n'hésite pas à l'exsuder via cette guitare crade, poisseuse, gluante et cette grosse caisse menaçante, comme tapie dans une ombre surnaturelle et prête à nous sauter à la gorge pour mieux se repaître de notre vitalité. Sale, malsain, infréquentable, donc essentiel.



**ICH BIN DEAD : Angst rock (CD, Nova Express Records)**

C'est pas parce qu'on est mort qu'on ne peut plus s'exprimer librement, et encore moins monter un groupe de garage-punk-fuzz zombifié. Je pourrai vous citer une palanquée d'exemples de morts-vivants qui ont fait les belles heures des scènes garage et punk du monde entier, et ce depuis une petite cinquantaine d'années maintenant (avant, c'était plutôt le cinéma qui était régulièrement hanté par ces goules modernes). Bref, Ich Bin Dead sont de ces gangs de revenants à qui l'on souhaite une éternité de giclées orgasmiques d'accords lysergiques et roboratifs. Groupe mixte (qui prouve, au moins pour les 2 charmantes gisquettes qui composent la moitié féminine du groupe, que la mort conserve) dont la moitié masculine a déjà fait ses armes au sein de groupes non moins ébouriffants qui eurent naguère pour nom Gasolheads ou Neurotic Swingers. On était déjà dans une sacrée mayonnaise punky et raunchy qui ne se dément pas avec ce premier album de Ich Bin Dead (qui arrive après 3 EP), sauf que, ici, c'est un savant mélange de garage, de punk, de new wave, voire de disco robotique, qui nous léchouille le lobe de l'oreille par la grâce des vocalises acidulées et sucrées des 2 demoiselles sus-citées. Pour ce qui est des arrangements c'est une surprenante mixture de guitare, d'orgue et de batterie (on oublie la basse) qui vous saute aux tripes comme pour mieux vous débrider le périnée et vous permettre, tout défunt que vous soyez vous aussi, de vous éclater les doigts de pied sur des rythmes qui n'ont rien à envier à la crème de la crème de la scène disco-punk des late 70's et des early 80's. Imaginez des Cramps lobotomisés qui taperaient le carton avec les B 52'S ou les Rezillos et vous aurez une petite idée de ce que ce quarteron de cadavres ambulants (et non moins exquis) est capable de vous faire subir de jouissances sonores et de plaisirs contre-nature. Et rayon reprises nos énerguènes ne sont pas en reste de références ultra spatiales non plus, avec leur vision du "Safety pin stuck in my heart" de Patrik Fitzgerald (l'électron libre du punk-new wave briton des années 77, fallait la trouver celle-là), ou leur version de "Désolé", féminisé en "Désolée" eu égard au sexe des chanteuses de Ich Bin Dead, un titre imparable des allemands de Mucus 2 qui a peuplé les rêves de toute la scène garage européenne il y a quelques années de cela. Quand je vous dis que le fait d'avoir l'éternité devant soi vous fait voir les choses différemment.



**ABONNEZ VOUS !**

Le fanzine est gratuit, mais vous pouvez vous abonner en participant aux frais d'envoi.

Le principe est simple, vous envoyez la somme que vous voulez (en chèque ou en espèces bien planquées), et vous recevez la "442ème RUE" jusqu'à épuisement de votre crédit en frais postaux.

**LITTLE GREEN FAIRY : Stuck out of time (CD, Nova Express Records)**

Tim Burton vient certes de relooker la finalement très peu sage Alice de Lewis Carroll, n'allez pourtant pas croire que les Little Green Fairy surfent sur cette vague revival féérique toute d'innocence maligne. Non pas. Le trio sétois (2 guitares-batterie) tire son nom d'une recette à base d'absinthe, de celles qui décalquaient en profondeur les Rimbaud, Verlaine et autres Baudelaire et leur faisaient écrire quelques-unes des plus belles pages de la poésie en roue libre du 19ème siècle (il est d'ailleurs amusant de voir comment les moralistes de tout poil prompts à fustiger ne serait-ce qu'un petit spliff bien inoffensif portent au pinacle l'oeuvre tendancieuse de cette bande d'ivrognes marginaux que la justice de leur temps ne laissa guère tranquille, que tous ces coincés de la prostate aillent griller en enfer!). Je ne saurais dire si les Little Green Fairy ont eux-mêmes expérimenté les effets sans doute hautement détonnants de cette subtile mixture, mais force est de constater qu'ils sont au moins aussi allumés que leurs illustres aînés. Les Little Green Fairy, à la base, peuvent décentement être considérés comme un groupe garage, sauf que leur garage à eux serait plutôt du genre à abriter une collection de Panzers en lieu et place des habituels hot-rods customisés. Parce que c'est du garage à fort indice d'octane qu'ils nous servent les Little Green Fairy, les 2 guitares portées au rouge incandescent par des riffs incendiaires et hautement éruptifs sur fond de coulée de lave et de métal en fusion. Et même si quelques effets psyché-punks viennent parfois iriser leur musique, c'est quand même du lourd et du puissant qu'ils nous assènent. Pas vraiment le genre Fée Clochette qui, mais plutôt le style Troll Bourdon (made in Fonderie Paccard) capable de faire trembler le lopin d'écorce terrestre qui nous sert de refuge depuis quelques millions d'années. Et n'allez pas croire pour autant que les Little Green Fairy se la jouent pépère question vitesse d'exécution sous prétexte qu'ils auraient sérieusement plombé leur propos, même pas, ils vous avoient leur douzaine de titres (dont une reprise de "This perfect day" des Saints, et un "I remember" sur lequel ils ont invité la moitié des Gitanes) comme un champion du monde poids lourds enchaîne taloches et bourre-pif avant le KO ultime du match du siècle. C'est bien simple, j'en ai encore les arcades sourcilières sous perfusion et les naseaux en capilotade (et ma mère qui croit que je chronique la collection Harlequin pour le Figaro Madame!).



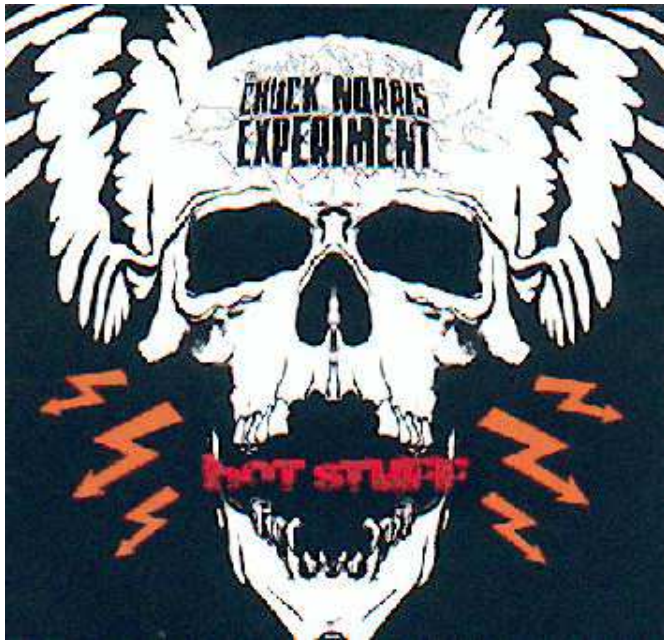
**WASHINGTON DEAD CATS : For the love of Ivy (LP, Be Fast !!!)**

S'il était un groupe en France capable de rendre hommage aux Cramps (et plus particulièrement à Lux Interior, décédé en février 2009), c'est bien les Washington Dead Cats... Les Dirteez aussi auraient été parfaitement crédibles dans l'exercice... Mais les Wash ont dégainé les premiers avec ce mini LP, format 25cm, en vinyl rose flashy, et qui propose donc 8 titres enregistrés par les Cramps. Je dis bien enregistrés par les Cramps, car, s'il y a des originaux du groupe dans l'histoire ("Can your pussy do the dog ?", "Garbage man"), le disque est essentiellement constitué de morceaux que s'étaient déjà réappropriés, en leur temps, les Cramps, reprises millésimées qui marquaient, à l'époque, les influences pour le moins cryptiques et séminales d'un groupe qui puisait son inspiration dans ce que le rock'n'roll, le blues, ou la country, comptait de dégénérés notoires, de crapules hillbillies, de tarés garagistes, et autres azymutés de l'accord binaire et minimaliste. Via les Cramps les Washington Dead Cats nous énumèrent donc leur vision de "The crusher" (Novas), "Lonesome town" (Ricky Nelson), "She said" (Hasil Adkins), "Save it" (Mel Robbins), "Goo goo muck" (Ronnie Cook) et "Surfin' bird" (Trashmen). Et encore, en poussant à l'extrême, on sait même que les 2 "originaux" sus-cités sont eux-mêmes déjà largement pompés sur des titres de Del Raney et des Rumlbers. Il est dit au verso de la pochette que tout ça a été mis en boîte en 4 heures, ce qui dénote de l'esprit de spontanéité et d'urgence qui se dégage du bazar, et ce qui n'est pas un mince exploit, surtout si l'on tient compte du fait que les cuivres sont également présents sur une paire de ces morceaux (dont un "Surfin' bird" absolument magistral, et qui, en dehors de la version originale des Trashmen, pourrait bien être une des meilleures covers de ce titre de tous les temps). Bref, c'est un beau tour de force des Washington. Quant au titre du disque, il est évidemment emprunté à la chanson du Gun Club (sur "Fire of love", le premier album du gang de Jeffrey Lee Pierce, un morceau co-écrit par le père Pierce et Kid Congo Powers, qui fera lui-même partie des Cramps entre 2 passages au sein du Gun Club). Ce titre, dans sa traduction française, était aussi celui du bouquin d'Alain Feydri paru l'an dernier, quelques jours à peine après le décès de Lux Interior. Emblématique donc... Comme l'est le choix des morceaux de ce disque, tous de la première période des Cramps, la meilleure selon de nombreux fans, le plus récent, "Can your pussy do the dog ?", étant extrait de "A date with Elvis" en 86. Plaisir des yeux et des oreilles donc...



**The CHUCK NORRIS EXPERIMENT : Hot stuff (CD, Tornado Ride Records - [www.myspace.com/tornadoriderecords](http://www.myspace.com/tornadoriderecords))**

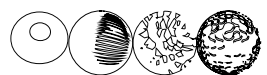
En attendant le prochain album des suédois de Chuck Norris Experiment, sur lequel ils sont en train de travailler, paraît cette compilation destinée à faire le point sur le groupe après 3 albums et une demi-douzaine d'années d'existence. Un premier tirage de ce disque était sorti en toute fin 2009, en vinyl picture-disc, sur le label allemand No Balls Records, cette édition CD vient donc la compléter. A noter cependant que chacune de ces 2 éditions n'a été tirée qu'à 100 exemplaires et qu'il y a donc de fortes chances qu'elles soient déjà épuisées quand vous lirez ces lignes, mais bon, comme je suis fan du groupe, que ce sont des amis, et que, en sus, ils font un heavy-power-rock'n'roll enthousiasmant, communicatif et décapant, je ne peux m'empêcher de vous en parler. 15 titres sont au programme de ce "Hot stuff", dont 3 inédits, ce qui présente encore un intérêt supplémentaire pour l'acquisition de cette compilation. Sur les 12 titres restant on trouve des morceaux sortis uniquement en 45t, d'autres extraits de certaines éditions des 2 premiers albums (le second a ainsi connu 3 éditions différentes, en Australie, en Italie, en Allemagne, avec, à chaque fois, des titres spécifiques), ou des morceaux enregistrés pour les besoins de compilations diverses (dont leurs 2 contributions à des compils de la "442ème Rue", "Caped crusader" extrait du "Tribute to Batman", et leur reprise du "R.A.M.O.N.E.S." de Motörhead extraite du tribute du même tonneau), dans tous les cas ce sont donc des titres plutôt délicats à trouver. Parmi les curiosités, notons 3 autres reprises, en plus de celle de Motörhead, "Teenage kicks" des Undertones, "Black diamond" de Kiss (pour les besoins d'un superbe coffret de 4 singles mono face en hommage au groupe américain édité par No Balls), et "She" des Misfits, ou encore un petit jingle, "No Balls", vantant les mérites du label allemand, et même une version remixée façon electro de "You got it coming", l'un des meilleurs titres du troisième album "The return of rock'n'roll", morceau d'ailleurs paru également en single dans sa forme originelle. Musicalement on pourra aussi se délecter du très stoogien "Radioshadow" (dans une version spéciale radio, uniquement parue sur un split 25cm partagé avec les allemands de V8 Wankers, l'originale étant elle parue sur "Volume ! Voltage !", l'édition australienne du deuxième album... quand je vous disais que la disco de Chuck Norris Experiment est assez torturée...), ou du tribal "158", ou comment faire de l'electro sans machine, uniquement avec une vraie batterie et de vraies guitares, un tour de force. Un bien bel objet (surtout dans sa version picture-disc évidemment) qui vient combler les fans et les faire patienter en attendant un quatrième album qui s'annonce déjà explosif.



**Simon CHAINSAW : Alpha negra (CD, Bad Apple Productions/ Dark Roasted Records & Tapes - [www.simonchainsaw.com](http://www.simonchainsaw.com))**

**Simon CHAINSAW : Eight times lucky (CD, Kicking Records - [www.kickingrecords.com](http://www.kickingrecords.com))**

Du printemps 2009 au printemps 2010 on pourra considérer les 12 derniers mois comme l'ANNEE Simon Chainsaw. C'est d'abord le coffret "Johnny Rio's Sonic Rancho Sessions" qui, à raison d'un CD par trimestre, nous aura occupé toute l'année 2009. Un coffret (voir les numéros 84, 85 et 86) dans lequel le père Chainsaw nous aura offert l'opportunité de découvrir 3 albums inédits, augmentés d'un quatrième disque de titres rares. Tout ça enregistré tout au long des années 2000. Et puis, à peine ce coffret réalisé, ce sont ces 2 nouveaux CD qui viennent enfoncer un clou déjà salement engoncé dans notre conscience collective de rockers endémiques. "Alpha negra" est la toute dernière exaction discographique de Simon Chainsaw, tandis que "Eight times lucky" est un best of de la décennie qui vient juste de se clore de si magistrale manière. De quoi nous occuper un petit moment. "Alpha negra" a été enregistré au Brésil courant 2009. Le Brésil, l'une des nombreuses patries d'adoption (avec l'Allemagne ou les USA) d'un australien qui aura finalement passé beaucoup plus de temps autour du monde que dans son propre pays. Si vous êtes déjà adepte du pur concentré de rock'n'roll de Simon Chainsaw, vous ne serez évidemment pas dépayés par l'écoute de ce nouvel album, c'est toujours ce savant mélange de riffs énergétiquement modifiés, d'accords rock'n'roll, d'attitude punk (au sens premier du terme, et non pas dans son acception MTVisée), d'enluminures pop parfois, ou de fulgurances métalliques de temps en temps. Comme il le dit lui-même, pour faire du rock'n'roll on n'a encore rien trouvé de mieux que le mariage d'amour Gibson-Marshall, et ça tombe bien puisque ce sont justement les 2 marques préférées de notre aussie biberonné à l'intensité du courant AC/DC (première période, évidemment) et à la hargne des Saints (l'Australie : l'autre pays du rock'n'roll). Entre-temps il aura peaufiné son style sur la scène du CBGB's aussi bien que dans quelque bar berlinois à écluser de la pinte pur malt en compagnie de cet autre globe-trotter du rock, j'ai nommé Sonny Vincent, sans parler des favelas de Rio De Janeiro ou de Sao Paulo, où la dureté du quotidien lui a fait prendre conscience que le rock'n'roll était définitivement la musique des laissés pour compte de la culture mondialisée, ni des coteaux bourguignons où il vient parfois prendre ses quartiers d'hiver en compagnie d'autres gunslingers pas manchots de la 6 cordes comme Holy Curse ou Nasty Samy. Alors oui, Simon Chainsaw pourrait bien personnifier à lui seul une certaine idée du rock'n'roll au travers de ces 12 titres séminaux (dont une reprise du "Ramone control" de Gigantor, et même un titre acoustique, "No one to blame (but myself)", dans la lignée des exercices de même nature déjà délivrés par des Johnny Thunders et autres Freddy Lynxx). Et si vous n'êtes pas convaincu laissez vous tenter par "Eight times lucky", cette rétrospective qui vous promènera tout au long des années 2000 (en commençant naturellement par 1999) en 15 titres extraits de 8 albums différents. Aucun inédit là-dedans certes ("Buzz cuts", le quatrième et dernier disque du coffret Johnny Rio, avait déjà pourvu au comblement de ces trous discographiques), mais une excellente introduction, pour les néophytes, à l'univers de Simon Chainsaw. De "Fire down below" enregistré en 99 à "Alpha negra" qui paraît conjointement, en passant par "Basta", "Told me a lie" ou "Down the wire", c'est la crème de la crème du rock'n'roll made in Chainsaw qui vous est ici proposée. Un disque pour lequel on a tué le chat et que Simon Chainsaw a concocté, fût-ce de manière non formelle, au gré de ses pérégrinations incessantes autour d'une planète qui commence à ne plus avoir aucun secret pour lui. Comme pour n'importe quel disque de l'australien, c'est de l'intense et du couillu, du solide et du velu, de l'imparable et du tatoué, de l'incontournable et du dur de chez dur. Les guitares (toujours par paires) à puissance 11 et les rythmiques en sur-régime, ne vous reste plus qu'à attacher vos ceintures, à vous descendre une bonne rasade de bourbon millésimé pour évacuer l'appréhension, à serrer les dents, et à vous laisser embarquer dans un run qui devrait vous injecter votre dose d'adrénaline pour la journée. Après ça, si votre boss vient vous casser les burnes au boulot, vous devriez avoir de quoi le renvoyer à ses humanités. Devrait plus avoir envie de venir vous chatouiller la glotte avant les prochaines vacances.



**The DECAP SOUND COMPILATION (CD, Nova Express Records - [www.novaexpressrecords.com](http://www.novaexpressrecords.com))**

Y a tellement de (bons) groupes qui vont enregistrer chez le Kaiser Lucas Trouble, et celui-ci ne pouvant pas sortir tous ces disques sur son label, il en profite régulièrement pour alimenter le marché des compilations avec des produits hautement recommandables (et inflammables, mais y a toujours des dommages collatéraux avec les prods du Kaiser). Le principe reste le même, 4 groupes au programme avec chacun l'équivalent d'un mini album, soit entre 5 et 8 morceaux par groupe, largement de quoi se rendre compte du pouvoir d'appétance sonore des dits gangs. Et charité bien ordonnée commençant toujours par le droit divin du Kaiser, c'est le 758ème groupe de Lucas Trouble lui-même qui ouvre les hostilités, the Mysterious Speculoos. En prime, comme si un Kaiser ne suffisait pas à notre addiction garagiste, le père Lucas se voit rejoint au sein de ce groupe par ses 2 fistons, autant dire qu'on vient d'un seul coup d'un seul de s'en reprendre pour 50 bonnes années d'élucubrations guitaristiques, on n'est pas dans la panade !!! Parce que les 2 frelus ne sont pas franchement des manches dès lors qu'il s'agit de celui de leurs guitares, loin s'en faut. On pourrait même les apparenter à de petits génies de la 6 cordes que personne n'y trouverait rien à redire, l'un d'eux, Antoine Clovis, s'étant même spécialisé dans l'usage intensif de la dobro et de la slide, gaspature ! Tout ce petit monde est rejoint par une autre famille de leur entourage immédiat, formée de l'ex guitariste des Snipers et de l'ex chanteuse des Calamités, qui, eux aussi, se sont reproduits, leur fiston étant également de la fête derrière ses toms. Et tout cette joyeuse ribambelle hillbilly de nous refaire le coup du groupe de reprises, façon cow-boys garagistes qui sentiraient à la fois le purin et l'huile de ricin. Parmi les exactions commises par ces dégénérés de la cover, citons le "Ramblin' rose" de Slim Whitman popularisé par le MC5, et traité ici sur le même mode proto-hard-punk incandescent que les terroristes soniques de Detroit, le "Kissin' cousins" d'Elvis Presley (l'une de ses nombreuses chansons de films des 60's), le "Talahassee Lassie" de Freddy Cannon, le "Love jumped through my window" des Love d'Arthur Lee, ou encore le "Blue yodel n° 1 (T for Texas)" du grand Jimmie Rodgers. Comme d'habitude avec le Kaiser, c'est bourré de second degré et de gimmicks, c'est à la fois empreint d'une certaine déférence vis à vis des originaux, et souvent aussi complètement dynamité par la volonté du possee de se réapproprier les morceaux. Bref du grand art. Suivent les nantais de W.A.W., aka We Are Wonderful, du garage débridé et psychotique dans une formation pour le moins originale, guitare-orgue-batterie, qu'on avait déjà pu découvrir sur 2 EP. C'est tout sauf traditionaliste, ça explose de partout, c'est du genre plutôt éruptif et sulfureux, c'est cryptique à souhait, un peu comme si les Cowboys From Outerspace avaient fricoté en tout déshonneur avec les Fuzztones autour de la tombe du Baron Samedi, autant dire que c'est pas avec eux que vous risquez de vous reconstruire psychologiquement après votre quinzième rupture amoureuse. Quand on n'a pas de bol on n'a pas de bol. Puis viennent les Plastic Invaders, déjà membres émérites de la confrérie Nova Express suite à la sortie de leur album "Greatest hits" l'an dernier (voir chronique dans le n° 83 de cette même feuille de chou). Petite nouveauté plutôt affriolante dans le line-up du groupe, l'appoint non négligeable des chœurs orgasmiques de Nomi Gorgeous qui apporte la touche féminine qui fait que cette bande de cro-magnons du riff garageux et de l'accord psyche-punk ne sombre jamais totalement dans les tréfonds cavernicoles des lacs glaciaires peuplés de créatures à peine sorties du bouillon de culture primal et fangeux. Et pourtant les lascars s'y entendent à remuer le limon nutritif et le magma bubonique du garage primitif et du rock'n'roll classieux comme en témoignent leurs reprises du "Out of our tree" des Wailers (pas le backing band de Bob Marley, évidemment, mais les pionniers sixties de Tacoma, et camarades de jeu des Sonics), ou du "Look but don't touch" du Paul Collins Beat (deuxième avatar power-pop-punk de l'ex batteur des Nerves). Ça sent le savoir-vivre tout ça. Et pour clore les débats les Hybrids nous abreuve des mélodies cancérigènes d'un rock'n'roll sous (haute) tension, un brin psyché (grâce à un orgue insolent), un tantinet souterrain (grâce à des mid-tempos lancinants et entreprenants), un poil cynique (grâce à de faux airs dark-pop), un chouia aventureux (grâce à des éclairs country-punk qui traversent "No memory, no sorrows" par exemple). Avec les Hybrids on est à la fois en plein coeur des nuits transylvaniennes et à la porte des lofts new-yorkais à se demander si les vampires sont réellement là où on pense les trouver à coup sûr. De l'apparence des choses plutôt que de leur réalité. Une compil décapante, comme indiqué dans le titre. Avec le Kaiser y a jamais tromperie sur la marchandise.

**442ème RUE LE LABEL**

- RUE 001 = **SALLY MAGE** (Single 2 tracks)  
Punk-rock-garage - Green vinyl - 7 Euros pc  
RUE 002 = **Joey SKIDMORE** (Single 2 tracks)  
Iggy Pop covers - Green vinyl - 7 Euros pc  
RUE 003 = **GLOOMY MACHINE** (Single 2 tracks)  
Noisabilly - Pink vinyl - 7 Euros pc  
RUE 004 = **Nikki SUDDEN** (Single 2 tracks)  
Class rock - Blue vinyl - 7 Euros pc  
RUE 005 = **Johan ASHERTON** (Single 2 tracks)  
Lightning pop - White vinyl - 7 Euros pc  
RUE 006 = **HAPPY KOLO/CHARLY'S ANGELS** (Split EP 3 tracks)  
Punk-rock vs punk'n'roll - Pink vinyl - 7 Euros pc  
RUE 007 = **LICENSE TO HEAR - A TRIBUTE TO JAMES BOND** (LP 16 tracks)  
16 bands covering 007 themes - Picture disc - 18 Euros pc  
RUE 008 = **The DIRTEEZ** (Single 2 tracks)  
Cryptic rock'n'roll - Blue vinyl - 7 Euros pc  
RUE 010 = **Joey SKIDMORE** : One for the road...Live at the Outland (CD 12 tracks)  
Roots-rock'n'roll on stage - 15 Euros pc  
RUE 011 = **ROYAL NONESUCH** : Maximum EP (EP 4 tracks)  
60's-garage - Black vinyl - 7 Euros pc  
RUE 012 = **GLAMARAMA** (CD 24 tracks)  
24 rock'n'roll bands with guitars - 15 Euros pc  
RUE 013 = **The FAN FOUR - A TRIBUTE TO THE BEATLES** (EP 4 tracks)  
4 bands loving the Fab Four - White vinyl - 9,5 Euros pc  
RUE 015 = **ELECTRIC FRANKENSTEIN vs DOLLHOUSE** (Split EP 3 tracks)  
Power punk-rock vs Rock'n'blues - Green vinyl with red speckles - 7 Euros pc  
RUE 016 = **Les MARTEAUX PIKETTES** (EP 4 tracks)  
Punk-rock'n'roll-garage 77 - Picture-disc - 7,5 Euros pc  
RUE 017 = **CHEWBACCA ALL STARS** (Single 2 tracks)  
Punk'n'soul to let the girls dance - Green vinyl - 7 Euros pc  
RUE 018 = **TRIBUTE TO MOTORHEAD - ONE SONG FOR THE R.A.M.O.N.E.S.** (EP 6 tracks)  
6 covers of Motorhead's «R.A.M.O.N.E.S.» Heavy-power-rock'n'roll - Grey vinyl - 7 Euros pc  
RUE 020 = **The FROGGIES** : Leather and lace - An anthology of the Froggies (CD 24 tracks)  
Reissue 2 LP's on 1 CD. 80's french power-pop. Johan Asherton's first band - 15 Euros pc

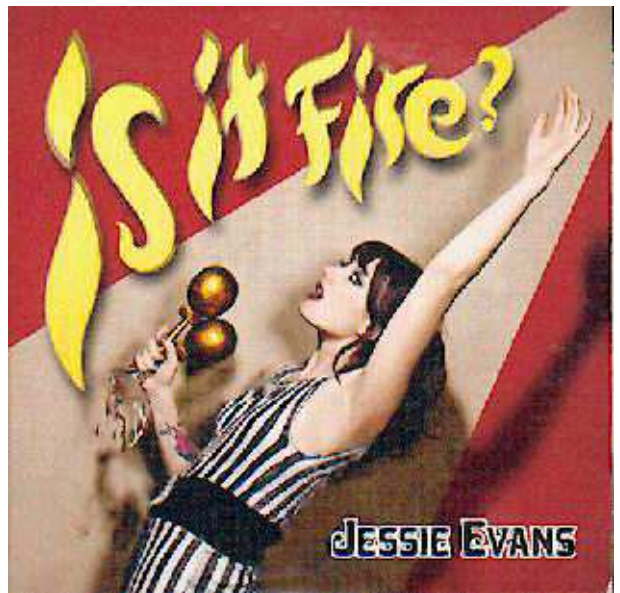


**The ULTIMATE PUNISHMENT MOBILE : First blood part II (CD autoproduit - [www.myspace.com/ultimatepunishmentmobile](http://www.myspace.com/ultimatepunishmentmobile))**

De Finlande nous arrive le premier album de ce jeune groupe (né en 2006) qui mixe allégrement des influences alliant un power-rock'n'roll à forte tendance mélodique, un punk-rock point trop virulent mais suffisamment irrité pour que sa présence s'avère finalement indispensable, un hard-blues que ne renieraient pas quelques fameux pistoleros texans, voire de parcimonieux éclairs plus franchement rock'n'roll ("Love hates betrayal") qui nous laissent à penser que la scène néo-rockab ou psychobilly n'a pas eu que des effets négatifs sur leur adolescence de jeunes graisseurs lapons. Ce melting-pot parfaitement maîtrisé fait que l'on ne s'ennuie pas vraiment à l'écoute de cet album, certes un peu fourre-tout puisque proposant 7 titres récents augmentés des 4 morceaux de leur premier EP ("First blood") paru en 2007, mais malgré tout pas si banal que ça. Il y a une continuité certaine dans la musique de the Ultimate Punishment Mobile qui fait que l'ensemble de l'album tient la route en même temps que sa place dans le lecteur CD le plus exigeant. Après tout, n'est-ce pas ce que l'on demande à un groupe sans prétention autre que celle de nous faire passer une petite demi-heure tranquille, sans problème existentiel ni questionnement sur notre place dans le monde. Ouai, juste un petit shot de rock'n'roll, comme on tire un petit coup vite fait le matin au réveil, histoire de se maintenir en forme pour la journée.

**Jessie EVANS : Is it fire ? (CD, Fantomette Records - [www.myspace.com/fantometterecords](http://www.myspace.com/fantometterecords))**

Ce disque tombe à point nommé en ce début d'été, un disque de circonstance qui va nous faire rêver pendant le trimestre qui s'annonce chaud et sudoripare, comme la musique de Jessie Evans, inconnue de nos services jusqu'à ce jour, mais qui ne devrait pas le rester bien longtemps puisque, au moment où j'écris ces lignes (dimanche 4 juillet), la belle s'apprête à faire la première partie des Stooges à l'Olympia (le 6). Normalement, si le monde est bien fait, notre berlinoise à la sensualité toute latine devrait donc avoir conquis un bon paquet de spectateurs. Pour ma part, et en attendant un jour de la voir en chair (surtout), en os (pourquoi pas) et en live (oh oui !!!), je me délecte de ce premier album sur Fantomette Records (rien que le nom du label est une preuve de bon goût). Je ne m'attarderai pas sur les atouts physiques de la gisquette (je risquerais de passer pour un dangereux obsédé... mais n'empêche, waouhhh !!!), mais me contenterai de parler de sa musique, un mélange de percussions débridées, de rythmes latino (mambo notamment) et d'electro en phase minimaliste. D'ailleurs, pour bien marquer cette dualité sonore, si l'album a été enregistré en Allemagne par Thomas Stern (Einsturzende Neubauten, Crime And The City Solution, autrement dit pas le premier venu en matière de sons électroniques), il a été mixé à Tijuana, au Mexique, en plein pays mariachi. Et c'est bien de double culture dont on peut parler dans le cas de Jessie Evans. Au gré des morceaux on aura donc des rythmes tropicaux ("Is it fire ?", "Niños del espacio"), de la percussion en sensurround qui n'est pas sans rappeler les disques des Creatures, le projet parallèle de Siouxsie et Budgie, des Banshees, ce même Budgie apparaissant d'ailleurs sur le disque de Miss Evans, histoire d'affirmer cette évidente filiation ("To the sun"), ou de l'electro kitsch et cheap à la Peaches ("Class magic", "Let me on"), cette même Peaches qui, en son temps, fut, elle aussi, la protégée d'Iggy Pop, tout ça reste cohérent. Et puis, de temps en temps, tous ces styles se mêlent et s'entremêlent pour donner comme un second souffle au disque ("Golden snake"), comme pour faire ressortir tout le côté charnel de la voix de Jessie Evans, toute en sex-appeal et en suavité arrogante et dominatrice, parfait contre-point d'un saxophone lui aussi en mode sexuellement explicite. Dans nos sociétés néo-moralisatrices européennes d'aujourd'hui (c'était bien la peine d'avoir fait mai 68 pour en revenir à l'obscurantisme judéo-chrétien d'il y a 1000 ans) ce disque pourrait bien friser l'outrage aux bonnes moeurs, ce qui ne serait que justice, et service rendu à la libre pensée érotomane. A n'écouter qu'en bonne compagnie, pour être sûr de pouvoir assouvir vos envies sans dommages collatéraux.



**SHOTS IN THE DARK : Spaghetti skank ! (CD autoproduit - [www.shotsinthedark.org](http://www.shotsinthedark.org))**

**BOBBY SIXKILLER : In town (CD autoproduit - [www.myspace.com/bobbysixkillers](http://www.myspace.com/bobbysixkillers))**

Certes le titre "Spaghetti skank !" sonne un peu téléphoné pour les italiens de Shots In The Dark, mais ne nous arrêtons pas à ce genre de détail. Le gang nous expédie une douzaine de bastos ska-rocksteady du meilleur effet, bien avant la 3D, mais assurément pile-poil au moment où le western-spaghetti atteignait son apogée, soit vers la fin des 60's et le début des 70's, période de prédilection pour tout ce que la planète blue beat compte de revivalistes et d'honnêtes thuriféraires de la chose skankante. Le groupe est à géométrie plus que variable, l'effectif allant de la demi-douzaine à la bonne dizaine de musiciens selon les circonstances, avec toujours une conséquente section de cuivres pour nous assurer de leur vénération d'un genre qui a toujours fait la part belle aux tuyaux en tout genre. "Spaghetti skank !" est le quatrième album d'un groupe qui existe depuis 1999 et qui enflamme donc depuis tout ce temps les scènes transalpines au son d'une musique éminemment dansante et jouissance allégre. Qu'ils revisitent Lee Scratch Perry ("Just keep it up") ou Elvis Presley ("Return to sender"), qu'ils fassent preuve d'un humour classieux ("My funny Palestine") ou qu'ils s'essaient au spaghetti-ska ("Reburial", ou Django meets Sabata), c'est à chaque fois un pur plaisir que de se plonger dans ces rythmes syncopés et chالوپés, de se laisser secouer par ces envolées de cuivres, de s'éprendre de ces tressautements sans prétention. Pas de doute, Shots In The Dark, comme les films de Leone, sont hautement addictifs, gaffe à l'overdose. Et puisqu'on est dans cette scène ska-rocksteady-early reggae, laissez-moi vous toucher... attendez, j'ai pas fini ma phrase... laissez-moi vous toucher, donc, 2 mots du premier mini CD d'un tout jeune groupe de la région de Nancy, Bobby Sixkiller. Là encore, ne vous arrêtez pas sur le nom du groupe, emprunté à un personnage d'une série TV américaine de quatorzième zone qui semble avoir affiché à son générique des acteurs aussi expressifs que des huitres anémiques tels que Lorenzo Lamas ou Chuck Norris, ce qui, a contrario, dénote un solide second degré chez nos nancéens, c'est déjà pas si mal. Pas si mal non plus les 6 titres de cette démo ma foi plutôt bien foutue et qui se confond en hommage appuyé aux vétérans jamaïcains qui, partis d'un ska frotti-frotta, ralentirent le tempo pour en faire une musique sexuellement chargée et qui devint le premier âge du reggae. Faudrait pas trop insister avec ce disque lors d'un blind-test, au risque d'induire en erreur le mélomane le plus chevronné en la matière. On adhère complètement au propos de Bobby Sixkiller et à ce reggae des origines qui nous ramène sur les pistes des dance-floors désertées à force de trop se compromettre avec des rythmes par trop dénaturés. Le tout est ajusté en un quart d'heure, le temps de faire connaissance et de finir par le palot explicite de rigueur (pour la suite des événements je vous laisse faire appel à votre imagination). En prime un fort sympathique et joli digipack sérigraphié, peut-être pas essentiel mais en tout cas le genre d'attention qu'on apprécie toujours.

**JIM MURPLE MEMORIAL : A la recherche d'un son perdu (CD, Murple et Cie - [www.jimmurplememorial.com](http://www.jimmurplememorial.com))**

S'il est des groupes qui peuvent être de véritables girouettes musicales, changeant de style en fonction des diktats des programmeurs radio pour toujours surfer sur la bonne vague, commerciale s'entend, il en est d'autres, heureusement plus nombreux, qui restent fidèles à la ligne de conduite fixée dès le début, et qui, contre vents et marées, mettent un point d'honneur à ne pas se déjuger. Comme Jim Murple Memorial. Un collectif né voilà déjà une douzaine d'années afin de décliner leur amour de la musique jamaïcaine, du ska au reggae en passant par le blue beat et le rock steady. 12 ans, donc, et 7 albums plus tard, ce sont toujours ces rythmes sensuels et chaleureux qui prévalent chez les banlieusards. "A la recherche d'un son perdu", entre riffs skankants et cuivres chatoyants, nous fait danser comme à la première heure, nous entraînant du côté des plages caribbéennes, des disco mobiles et des dancefloors saturés de transpiration, d'énergie, et de joie de vivre. Du coup, c'est vers les sonorités un peu plus inhabituelles pour Jim Murple Memorial que nous tendons l'oreille pour mieux nous enivrer de tendances tropicales et de fragrances paradisiaques. Comme le single "Tourbillonne mon cœur", un titre ouvertement calibré pour les radios (et après tout pourquoi pas, je l'ai même entendu dans l'émission de Laurent Lavigne sur Inter, "Sur la route"), avec ce parfum jazzy cool et cette ambiance crooner qui nous permet de nous évader tranquillement avant de repartir nous trémousser, comme par exemple sur "Ding dingo" ou "Amant passionné", 2 titres lorgnant cette fois-ci vers le calypso le plus torride, ce qui, pour "Amant passionné", prend encore plus de relief grâce à des paroles délicieusement charnelles et lascives. Alors oui, on aime toujours ce groupe vrai, droit et sincère, et on aime donc ce nouvel album, comme on a aimé les précédents.

**BURNING HEADS : Spread the fire (LP, Opposite Prod/Be Fast !!! - [www.myspace.com/befastlabel](http://www.myspace.com/befastlabel))**

Cette année 2010 marque une double célébration pour les Burning Heads, le 20ème anniversaire du groupe tout d'abord, et leur 10ème album avec la sortie de ce "Spread the fire". Autant dire que les orléanais se sont désormais durablement incrustés dans le paysage punk-hardcore français, et qu'ils sont définitivement entrés dans l'histoire de ce mouvement. Et pas seulement dans l'hexagone, puisqu'on se souvient qu'ils firent un temps partie de l'écurie européenne d'Epitaph... Même si la maison "mère" ne semblait guère s'intéresser plus que cela à ses groupes basés de l'autre côté de l'Atlantique, autant dire, donc, à l'autre bout du monde pour des californiens. Après pas mal de désillusions "labelistiques" les Burning Heads ont finalement décidé de prendre eux-mêmes leur destinée en main via leur propre structure, Opposite Prod, quitte à trouver de bienveillantes oreilles ailleurs pour les aider à propager leur feu intérieur, comme ici cette collaboration avec le label de Montpellier Be Fast !!! La première chose qu'on constate à l'écoute de ce nouvel album (comme d'ailleurs à l'écoute de tous ceux qui l'ont précédé, y compris les 2 albums de reggae), c'est que les Burning Heads n'ont absolument rien perdu de leur énergie, ni de leur foi, de leur rage ou de leur agressivité. En colère contre un système profondément injuste ils étaient déjà il y a 20 ans, en rogne contre ce même système qui n'a pas évolué d'un poil de cul (sinon en pire) ils sont encore aujourd'hui. "Invisible disease", sur la menace larvée que font peser tous les déchets toxiques qu'on balance n'importe où sans discernement, "Hurray", sur le consumérisme effréné, "Disobey", prônant la désobéissance civile (merde, à quand les barricades ?), "Bomb the world", sur les va-t-en-guerre qui saisissent le moindre prétexte, aussi futile soit-il, pour faire joujou avec leurs bombinettes, mais si possible loin de leurs piscines, etc, etc... Le tout sur fond de hardcore bien décidé à mandaler quelques sourires de façade trop propres pour être honnêtes. Non, le temps ne semble avoir aucune prise sur les Burning Heads, ce disque ils auraient aussi bien pu le faire il y a 5, 10 ou 20 ans qu'on n'en aurait pas été plus surpris que ça. Ce qui est désolant quelque part, puisque le bordel dans lequel on vit ne s'est en rien arrangé. Une respiration cependant dans ce disque, un sourire dans cette vallée de larmes, tout en fin d'album, avec cette reprise surprise du "Friday on my mind" des Easybeats, un méga-hit en 1966 pour le groupe de George Young, le grand frère de 2 gamins à l'époque, Angus et Malcolm, qui deviendront, quelques années plus tard, les piliers d'AC/DC, mais on est déjà loin des Burning Heads qui semblent en tout cas s'être fait plaisir avec cette cover plutôt conforme à l'esprit de l'originale, tout juste s'ils l'ont rendue un peu plus teigneuse mais sans la dénaturer pour autant.

**Les RAMONEURS DE MENCHIRS : Amzer an dispac'h ! (CD, Production Du-mañ ha du-hont - [www.ramoneursdemenhirs.fr](http://www.ramoneursdemenhirs.fr))**

Toujours pas calmés les Ramoneurs de Menhirs ! On pourrait même presque dire qu'ils sont encore plus énervés et plus en colère de jour en jour... comme de plus en plus d'entre nous d'ailleurs, trompés, abusés et bafoués par un système qui essaie de broyer toute tentative de résistance. Mais le combat continue. Les Ramoneurs de Menhirs se déclarent même "Breizhistans" sur le dernier titre de cet album, un morceau dans lequel Sarkozy et Monsanto, en symboles de ce libéralisme mondialiste castrateur et totalitaire, sont clairement invités à aller voir ailleurs si nous y sommes. Voeu pieux peut-être, mais qui vaut au moins d'être exprimé. Comme "Dañs an diaoul" ("La danse du Diable"), le précédent opus, cet "Amzer an dispac'h !" ("Le temps de la révolte") est un formidable outil de propagande écologiste autant qu'altermondialiste. Les Ramoneurs de Menhirs, avec un chanteur issu de la scène traditionnelle, 2 sonneurs à cheval entre souffle traditionnaliste et énergie punk, et un guitariste ouvertement issu, lui, du punk pur et dur (faut-il encore présenter Loran Béro ?), sont à eux seuls une passerelle entre des genres délibérément revendicatifs et militants, avec ce trad-punk bretonnant qui mêle chant en breton, bombardes et binious, guitare saturée et boîte à rythme épileptique. La plupart des morceaux sont élaborés à partir de musiques traditionnelles sur lesquels les Ramoneurs posent de nouveaux textes et dont ils liftent les mélodies à grandes giclées de riffs électriques. La complicité des 4 lascars fait le reste... Et le reste c'est une musique au fort pouvoir évocateur de légendes renaissantes, de combats au quotidien, et de préservation d'un patrimoine musical évolutif (une sorte d'éco-culture quoi). Au hasard des morceaux on reconnaîtra le cri de guerre de la Bretagne libre ("Oy ! Oy ! Oy !"), quelques clins d'oeil béruriers via les reprises de "La blanche hermine" (de et avec Gilles Servat) et de "If the kids..." (le morceau de Sham 69 qui faisait déjà les belles heures des concerts des Bérus il y a plus de 20 ans), l'éternel débat sur la dépénalisation du cannabis ("Marijanig" en breton), l'hommage à l'un des plus vieux prisonniers politiques du monde, l'amérindien Leonard Peltier, condamné pour le meurtre de 2 agents du FBI et qui croupit dans sa prison américaine depuis plus de 35 ans maintenant ("Ya'at'eeh", sur lequel les Ramoneurs sont rejoints par les 3 frères et soeurs navajos, ou dine, du groupe Blackfire), ou encore l'exhumation d'un vieux titre que Loran jouait avec Tromatism, l'un de ses groupes post-Béro ("Auschwitz planète", avec en invité Nico des Tagada Jones). RESISTANCE !

**DEAD POP CLUB : Home rage (CD, Gordo Prod/Kicking Records/Guerilla Asso/GPS Prod)**

**SLEECH : One shot (CD, Kicking Records)**

Un nouvel album de Dead Pop Club ? Yes ! Ça fait toujours plaisir quand ça tombe dans la boîte, et donc, sur la platine (enfin, là, c'est une image, puisque c'est bien d'un CD dont il s'agit, pas d'un vinyl, mais j'aime bien les images). C'est marrant de voir comme le groupe peut finir par paraître plutôt discret, alors qu'ils alignent les albums avec la régularité d'un chef de gare dopé au coucou suisse (4 en 10 ans, ça reste une belle moyenne), et les concerts avec au moins autant d'abnégation et de volonté de jouer partout où c'est possible (300, toujours en une décennie, là aussi c'est plutôt honnête comme vitesse de croisière). Mais voilà, Dead Pop Club on ne les voit pas à la une de la presse people rock (si si, ça existe), on n'en parle pas dans les soirées mondaines, coco, ni au café du Commerce, et encore moins devant l'étal du poissonnier les jours de marché. Alors forcément, des fois, on finirait par croire que le groupe est transparent... si ce n'étaient, justement, ces disques à la justesse de ton indéfectible, et ces concerts où on les croise toujours avec cette plaisante pensée qu'on va passer un bon moment. Pour cet "Home rage" Dead Pop Club ont cassé leur tirelire et se sont payé un billet Eurostar pour franchir la Manche (z'ont pas osé y aller à la nage ?), avec un petit supplément pour le bus histoire de les amener nettement plus au nord, à Glasgow, où, sous la direction de Chris Gordon (ex Baby Chaos), ils ont donc agrémenté d'une douzaine de titres supplémentaires une set list qui commence sérieusement à avoir de la gueule. Dead Pop Club, comme l'indique le nom du groupe aussi bien que le titre de cet album, ça reste du pop-punk, certes hautement mélodique, mais aussi un chouia énérvé dans le propos, une savante alchimie qui leur permet, sous des dehors de gentils garçons, d'asséner quelques vérités bien senties ("Right at your door", "Superloser", "Home rage", la chanson titre) comme de laisser libre court à un humour décalé savamment dosé ("So you think you can dance", "Shut the fuck up and sing"), sans même parler de leurs inévitables références cinématographiques ("Dead until dark") ou super-héroïques ("Freaks and geeks"), une constante chez eux. Ne faites pas attention au foutoir affiché sur la jaquette de cet album (comme on ne fait pas gaffe au bordel d'une chambre d'étudiant), Dead Pop Club c'est du sérieux, du solide et du calibré. Y a jamais de déception avec ces gaillards là, cet album en est une nouvelle preuve.

Et puisqu'on parle de foutoir intéressons-nous donc au résultat de ce qu'il faut bien appeler une belle partouze. Encore que je n'étais pas là pour tenir la chandelle, c'est juste que je ne vois pas comment appeler autrement cet album de Sleech. Distribuons les rôles tout d'abord. D'un côté Nasty Samy et Madame Nasty, qui évoluent sous le nom de Teenage Renegade. De l'autre Billy The Kill et Mat Gaz, qui officient sous celui de Billy Gaz Station. Fin 2009 nos 4 énergumènes s'entassent dans un van et partent en tournée ensemble. Déjà c'est louche non ? Surtout quand on se souvient que Nasty Samy et Billy The Kill ont déjà fait les 400 coups dans leur prime jeunesse au sein de Second Rate. Au beau milieu de la tournée, pendant un jour sans (day off en anglais), tous les 4 s'enferment en studio (et personne pour se demander ce qu'ils allaient faire là-dedans ?). Le résultat, on l'a aujourd'hui, sous la forme de ce mini album où nos 4 ados attardés nous balancent 7 titres d'un pop-punk mélodique où l'on n'en oublie pourtant pas de pousser les potards dans le rouge cramoisi ni de faire du petit bois du superflu. Avouez que ça a quand même dû servir de leçon pour arriver à un tel résultat, chacun y allant de ses compos, comme pour exsuder un trop-plein de créativité malgré des états de forme déjà sacrément chargés en matière discographique. Et comme pour mieux confirmer mes doutes quand à la nature particulièrement libidineuse des relations de tout ce petit monde, le "groupe" déclare, jusque dans le titre de la chose, qu'il s'agit bel et bien là d'un petit coup vite fait bien fait, qui ne connaîtra ni suite ni conséquences (ils ne vivront donc pas heureux en ayant beaucoup d'enfants ? Les contes de fée, ça n'est plus ce que c'était). Album à usage unique, sans tournée à suivre, ni successeur envisagé. Simplement un témoignage, pour les 4 protagonistes, de 3 semaines passées sur la route. Et c'est plutôt cool de leur part de nous faire partager ces fugaces instants. Parce que, évidemment, ce disque est bel et bon, c'est loin d'être un truc fait par raccroc, au contraire, malgré (ou à cause de ?) l'urgence du projet, chacun s'est donné à fond pour pondre un vrai disque, pas seulement une carte postale griffonnée à la va vite sur une aire d'autoroute. Ça change des falaises d'Etretat ou du camping des Flots Bleus.

**HEAVY TRASH : Midnight soul serenade (CD, Bronzerat Records - [www.bronzerat.com](http://www.bronzerat.com))**

C'est dingue la classe qu'ils ont ces deux-là, avec leurs costards lamés, leurs cols pelle à tarte, leurs bananes gominées et leurs favoris d'un noir de jais. Ces deux-là, ce sont évidemment Jon Spencer et Matt Verta-Ray, acquinés depuis maintenant une demi-douzaine d'années au sein de ce Heavy Trash qui, au début du moins, s'apparenta à une entreprise de dynamitage en règle du rockabilly, comme pour mieux le faire renaître de ses cendres. Ca c'était valable sur les 3 premiers albums du groupe, le petit dernier, lui, se montre nettement plus aventureux dans ses explorations sonores, à l'image d'un "The pill" que n'aurait pas renié un Tav Falco des grands jours, d'un "Pimento" qui aurait pu faire les délices d'un Willy Deville, ou d'un "Bedevilment" qu'on imagine servi par les Cramps des dernières années, tout en autodérision et en cynisme amusé. Et si "Good man" ou "(Sometimes you got to be) Gentle" se réclament encore d'une certaine forme de rockabilly déglingué et explosé, "Bumble bee" (une reprise de LaVern Baker) explore une sorte de garage-soul assez inattendu mais néanmoins fort malin, tandis que "Gee, I really love you" ou "Isolation" se veulent de modernes dérives appuyées en direction d'une sorte de voodoo-blues à la sensualité romantique autant que captivante, et que "Sweet little bird" exhale les miasmes toxiques des profondeurs putrides du delta du Mississippi. Le Heavy Trash nouveau est une sorte de théâtre ambulancier qui voudrait retrouver l'ambiance des vaudevilles qui parcouraient le sud des USA à la fin du 19ème siècle et au début du 20ème. Le même esprit "amateur", la même volonté de divertir le spectateur, la même naïveté charismatique, le même charme suranné. Nos 2 ploucs ménestrels revendiquent l'héritage de Robert Johnson aussi bien que celui de Jimmie Rodgers, de Hank Williams comme du jeune Elvis, parcourant les interminables routes menant plutôt du côté de l'enfer que des rives paradisiaques d'une terre promise définitivement inaccessible. L'album se termine d'ailleurs sur 2 espèces de valse hésitantes et tremblotantes, "That's what your love gets" et "In my heart", comme les premiers émois amoureux des bals de promo de fin d'année. Finalement, on est là dans l'initiatique un peu foutraque plutôt que dans la mâle assurance du rockabilly bravache d'il y a encore une paire d'années, comme si Heavy Trash avait décidé de remonter le cours du temps. Voilà qui ne va pas arranger les affaires des intégristes de la pureté originelle.

---

**The PROBE : You know you want it... (CD, Rankoutsider Records - [www.RankoutsiderRecords.com](http://www.RankoutsiderRecords.com))**

OK ! Ca peut paraître trop évident une fois qu'on a jeté un oeil sur la jaquette de cet album de the Probe, n'empêche, à l'écoute du bazar on ne peut s'empêcher de penser qu'on est là en présence d'un bel OVNI post-punk. Mais avant de développer une thèse que les plus cartésiens d'entre vous viennent déjà d'exciser de leur mode de pensée linéaire, il est de bon ton de préciser que les 3 aliens qui président aux destinées du groupe ne sont pas totalement inconnus au bataillon des plus fidèles serviteurs de la chose punk américaine, rayon affaires non classées. Anthony Cossa, le sémillant chanteur et guitariste du gang, a en effet déjà été aperçu derrière Texas Terri ou, ça ne s'invente justement pas, dans les Aliens. Quant à Jim "Runt" Miller, le batteur, lui aussi fit un temps partie du backing band de Texas Terri (décidément la gisquette a du goût), mais également des Rank Outsiders de l'ex Lazy Cowgirls Pat Todd, ou encore des White Trash Debutants, un gang de drag-queens ayant fait du trash-garage-punk son credo musical. Avouez que ça en jette un peu sur une carte de visite tout ça. Or donc, acquinés avec le bassiste Steve Reed (dont on aurait plus vite fait de lister les groupes de la scène angeleno dans lesquels il N'A PAS joué), the Probe sort un premier album qui gravite aux confins du punk et du hardcore avec de sérieuses déviances mongoloïdes à la Devo, un zeste de rock'n'roll sci-fi à la Rezillos, voire quelques résidus schizoïdes à la Zappa/Beefheart. Avec tout ça vous devriez commencer à avoir une ébauche de soupçon d'idée de ce que peut être la musique de the Probe. L'album s'ouvre sur un "Disco party" tendance David Guetta mixant de l'electo préhistorique sur un Teppaz fatigué, le reste parcourt les confins d'un univers mal balisé où l'on retrouve quelque chose des rythmiques proto-hardcore qui firent les belles heures des débuts d'Alternative Tentacles (genre Flipper, Black Flag, Subhumans, et autres D.O.A.) mais aussi de la scène arty new-yorkaise (Teenage Jesus & the Jerks, Foetus, ou les tous jeunes Sonic Youth), le tout bombardé de protons free-punk ("Coyote taxi" et son sax façon électron libre) et de particules métal à la dérive. Déroulant à la première écoute pour les tenants de l'accord droit dans ses bottes, the Probe est pourtant l'une des plus belles surprises de cette première moitié de l'année. Mais, évidemment, vous n'êtes pas obligés de me croire. Pourtant ne courez pas, ils sont nos amis.

**Tav FALCO & the UNAPPROACHABLE PANTHER BURNS : Conjurations : Séance for deranged lovers (CD, Stag-O-Lee)**

Les méandres de la création artistique sont parfois bien impénétrables, et quand on a à faire à un personnage aussi énigmatique que Tav Falco, tenter d'en percer les mystères relève inévitablement du tour de force intellectuel, pour ne pas dire d'un hypothétique 13ème travail herculéen. Tav Falco a commencé à travailler sur cet album voilà 4 ou 5 ans maintenant. A l'origine, il voulait en faire une sorte d'hommage à l'Argentine, et plus particulièrement à Buenos-Aires (on connaît la fascination du bonhomme pour ce pays et sa capitale, ses concerts incluant souvent une démonstration de tango). Au final, ce disque, s'il garde des traces de cette envie primale ("Tango fatale", "Secret rendez-vous"), s'avère plutôt être une sorte de carte postale mondialiste des pérégrinations du sieur Gustave ("Budapest", ou le bluesy-glam "Administrator blues" définitivement ancré dans le delta du Mississippi), mais surtout une formidable déclaration d'amour à son autre pays d'adoption, la France. A travers ces odes à une France tour à tour nostalgique, romantique ("Chamber of desire"), brutale ("Ballad of the Rue de la Lune" et ses références à la Cour des Miracles médiévale), empreinte de théâtralité ("Gentleman in black" nous rappelle furieusement le Boulevard du Crime) ou de sensualité, désintéressée ou non ("Sympathy for Mata Hari", "Phantom demoiselle"). A l'inverse d'une grande majorité d'américains, Tav Falco est pétri de culture, et les références littéraires, théâtrales ou artistiques ("Garden of the Medicis", "Lady from Shanghai", hommage aux films noirs de l'immédiat après-guerre) abondent dans un album qui n'a, finalement, plus rien d'intrinsèquement rock'n'roll, mais s'apparente plus à une oeuvre multiforme plus conforme à la maturité affirmée d'un artiste largement moins conventionnel qu'on ne voudrait l'admettre. Et comme pour mieux s'ancrer dans cette atmosphère parisienne (mais en a-t-il encore réellement besoin ?) les Panther Burns d'aujourd'hui, et leurs invités, font grassement appel à quelques musiciens du cru, comme Grégoire Garrigues (Dragueurs, Socquettes Blanches, Grégoire 4), Bertrand Burgalat, le joueur de bandonéon Olivier Manoury, ou Christine Lapouze (les Elles), sans parler du guitariste et harmoniciste américain Little Victor qu'on a souvent vu aux côtés de Junior Kimbrough ou RL Burnside. Contrairement à ce que pourrait laisser croire la pochette, point n'est besoin de magie noire ou de spiritisme pour apprécier ce nouvel effort de Tav Falco, il vous faudra juste une belle ouverture d'esprit, un intérêt certain pour la belle ouvrage et une propension évidente à faire tomber les masques. Ensuite, laissez-vous juste emporter par ces histoires de personnages décalés, hors du temps, tour à tour mystérieux et flamboyants.

---

**The FABULOUS PENETRATORS : With love (CD, Stag-O-Lee - [www.myspace.com/stagoleerecords](http://www.myspace.com/stagoleerecords))**

On ne peut pas dire qu'ils se facilitent la vie les Fabulous Penetrators. Déjà, rien que le nom, qui ne fait pas franchement dans l'humilité ni la modestie. Notez bien, cependant, que, n'ayant rien à voir, ni de près ni de loin, avec leur vie sexuelle, je leur fais peut-être à tort un procès d'intention qui n'a pas lieu d'être. Bon, ceci étant dit, les Fabulous Penetrators sont anglais, jusque-là, ça semble plutôt bien parti, même s'ils ont trouvé le moyen de n'être anglais qu'aux 3/5, puisque le bassiste est français, et le batteur portugais, ce qui relativise un tantinet leur probabilité de faire dans la pop british bon teint, donc tiédasse eu égard à la tendance actuelle du genre dans la perfide Albion. Et, effectivement, font pas vraiment dans l'oasisserie fadasse les Fabulous Penetrators. Leur compte à eux serait plutôt resté bloqué du côté des 70's, celles des débuts avec d'insistantes oeillades en direction de la scène glam qui a plutôt bien réussi à toute une flopée de frappés du maquillage, du moule-burnes à paillettes, et du riff résurgent, comme celles de la fin, en marge du mouvement punk puisqu'on y trouve d'évidents hommages au pub-rock via l'exhumation du british blues-boom de la décennie précédente, ou même à quelques OVNI inclassables de type Ian Dury ("Send in the clones"), sans parler d'une catégorique présence garage, ou encore d'un boogie fiévreux ("Dixiefried"), voire d'un blues sauvage ("The hump"). Dans un tel fatras on comprend mieux pourquoi ils ont mis 4 ans à faire paraître ce premier album aux influences musicales aussi diverses et bariolées que la pochette-collage, un disque qui vous en met plein la vue et plein les esgourdes. Quoique les 4 ans d'attente sont peut-être aussi la faute à une présence persistante sur les scènes européennes que les Fabulous Penetrators arpentent sans relâche et sans temps mort. Ces mecs-là sont capables de donner 4 concerts la même nuit, dans 4 endroits différents, un soir de St Sylvestre, comme de jouer au beau milieu du salon d'accueil d'un vrai bordel, avec filles, mère maquerelle et clients comme spectateurs, comme cela leur est déjà arrivé un jour en Espagne. Pas banal je vous dis ce groupe qui se joue des conventions comme il se moque des modes et de tout plan de carrière. Bon esprit quoi !

## Johan ASHERTON : Live at Cinéma Jean Vigo (CD, Cinéma Jean Vigo)

A l'heure où sort, sur le label de la "442ème Rue", la réédition des 2 albums des Froggies, son premier groupe au mitan des 80's, peu après la parution de "Cosmic dancer", son album hommage à l'un de ses héros, Marc Bolan, et, au-delà, T-Rex, et alors que l'on attend, d'ici quelques mois, son prochain opus, un album complet de reprises diverses et variées, Johan Asherton autorise la réalisation, de manière semi-officielle, du concert qu'il avait donné le 7 février 2009, au cinéma Jean Vigo de Gennevilliers. Revisitons le contexte tout d'abord. Le cinéma Jean Vigo, comme son identification le laisse entendre, est un cinéma tout ce qu'il y a de plus normal, même s'il s'apparente à un cinéma de quartier (espèce hélas ! en voie de disparition) plutôt qu'à un complexe multi-salles froid et sans âme, de ces halls de gare uniquement tournés vers la consommation de masse de pellicule, de pop-corn et de Coca, Light ou pas. Sauf que, non content de proposer une programmation cinématographique assez pointue dans l'ensemble, Jacques, le directeur des lieux, et grand amateur de folk devant l'éternel Zimmermannien, a décidé, voilà une paire d'années, de proposer également, une fois de temps en temps, une soirée film-dîner-concert, formule plus qu'alléchante, évidemment. Dans le même temps, et après accord des artistes bien sûr, sont pressés de petites quantités de CD retraçant quelques-uns de ces shows malheureusement trop intimistes en terme de fréquentation. Johan Asherton commençant à être un habitué des lieux il a donc, comme les autres, droit à sa captation live. Pour faire tenir l'intégralité du concert sur un seul CD décision a été prise de monter légèrement la chose et de ne garder que les chansons, en faisant donc l'impasse sur les interventions (et parfois les interactions avec le public, qui, de toute façon, devaient inaudibles sur bande) de Johan entre les morceaux. Je parle en connaissance de cause, puisque j'étais dans la salle le jour de ce concert et que je m'en souviens donc parfaitement. Du coup, et de fait plus ramassé, ce show de Johan se déroule presque comme une suite ininterrompue de 18 chansons, toutes acoustiques bien sûr, puisque c'est la formule dans laquelle se produit le bonhomme quasiment exclusivement depuis de nombreuses années maintenant. Un homme, une voix, une guitare sèche, et le tour est joué. Enfin, ça, c'est l'impression qu'on en a à chaque fois que l'on voit Johan sur scène, parce que, dans les faits, c'est sûrement loin d'être aussi évident. L'acoustique, de par son dépouillement, ne tolère pas l'à peu près, et encore moins l'erreur. On imagine donc les heures de boulot pour en arriver là. Et ce, même si pas mal des chansons jouées ici font partie du répertoire de Johan depuis, là encore, un bon paquet d'années. Sur les 18 titres du disque, seuls 2 n'ont pas encore eu l'honneur d'un enregistrement officiel, le reste se promène au gré de la discographie de Johan, "The moon, soon" étant l'album ayant le plus contribué à l'établissement de la set list avec 4 extraits. Ce qui, somme toute, semble assez logique puisque cet album est également le plus drastiquement acoustique de toute sa production studio. Pour le reste, presque tous les albums sont mis à contribution, à l'exception notable de "God's clown", le premier de la série, paru en 88. Et, au milieu des "Road to tarnation", "The river song", "Madelene dances", "Elsie's gone wild", "Leaving you behind" ou "Truly continental blue" Johan nous offre 5 reprises triées sur le volet et sélectionnées avec soin dans sa discothèque. Ces reprises de David Blue ("Troubadour song"), Tim Hardin ("Lady came from Baltimore"), Jackson C. Frank ("Blues run the game"), Jackson Browne ("These days") et Townes Van Zandt ("If I needed you") on pourra aussi bientôt le retrouver sur l'album de covers à venir mentionné plus haut, "High lonesomes". Cet album live se révèle donc une excellente passerelle entre le Johan d'hier (dont certains albums sont aujourd'hui virtuellement introuvables, sauf à aligner des sommes peut-être un poil exagérées) et le Johan de demain, une superbe façon de nous mettre l'eau à la bouche, ou, éventuellement, de vous réapproprier les souvenirs de ce concert (mais vu le peu que nous étions, je saurai vite si, en l'occurrence, vous sombrer dans la mythomanie ou non).

## INTERNET

De nos jours il est plus facile de faire un webzine qu'un fanzine à l'ancienne, sur papier et tout et tout. Comme, en plus, les nouvelles générations sont toutes des petits génies de l'informatique et de l'Internet (du moins, comparé à moi, mais on ne peut pas dire que je sois une référence en la matière)... Ceci étant, la majorité de l'équipe rédactionnelle de **Addictif Zine** vient bien du papier, même si tout ce petit monde sévit aujourd'hui sur la toile. Bref un webzine très beau, très pro, et, last but not least, évidemment très informatif. Des heures de lecture sur votre écran (news, chroniques, interviews,

etc...) : [www.addictif-zine.com/](http://www.addictif-zine.com/) @@@ **Pete Vyler** n'est pas le dernier song-writer à la mode, mais bien un punk-rock band de Toulouse. Même s'ils s'appellent tous Vyler je les soupçonne de n'être pas plus frères entre eux que moi avec Sarkozy, mais je peux me tromper. Ils ont mis leurs 2 albums en téléchargement ici, abusez-en : <http://petevyler.free.fr/musiques.htm> @@@ **The Legendary Tiger Man** est un one-man band portugais (le bonhomme officie aussi dans le groupe punk **Wraygunn**) assez azimuthé dans un genre qui en compte déjà largement plus que la moyenne. Ses disques sont souvent de superbes objets. Pour le dernier, "Femina", il nous la joue travesti façon Warhol-Gainsbourg. Pour en savoir plus sur lui : [@@@](http://www.myspace.com/thelegendarytiger) La belle **Lana Loveland**, en plus d'être fort gironde, est également plutôt habile de ses petits doigts charmants. C'est elle qui triote le clavier de son orgue au sein des **Fuzztones**, ou bien encore derrière **Sean Bonniwell**, le revenant leader de **Music Machine**. Non contente de donner bien du plaisir aux autres, elle sait aussi s'occuper en solitaire puisqu'elle vient de sortir son premier 45t solo. Bref, pour pénétrer son intimité n'hésitez pas à pousser la porte de son petit chez elle : [@@@](http://www.lanaloveland.com) Après avoir fait danser les loups-garous il y a quelques temps, le label **Rigolboch** fait aujourd'hui twister les vampires sur sa nouvelle compilation. Si vous ne craignez pas de vous faire sucer les varices : [@@@](http://www.myspace.com/rigolbochricordz) Et puisqu'on parle de baisers vénéneux **Toxic Kiss** se rappelle à notre bon souvenir, notamment grâce à un superbe clip sur "One day soon". Vous pouvez embrasser la mariée : [@@@](http://www.myspace.com/toxickissband) Des nouvelles de nos potes de **Chuck Norris Experiment** ? Ben oui, évidemment. Ils sont en train d'enregistrer leur nouvel album, et viennent, dans la foulée, de signer avec le nouveau label allemand **I Hate People** (monté par un ancien de **I Used To Fuck People Like You In Prison Records**). Du coup les suédois rejoignent **P.Paul Fenech** et les **Meteors** dans cette nouvelle structure, et devraient enfin avoir une vraie reconnaissance internationale : [@@@](http://www.chucknorrisexperiment.com) L'un des meilleurs labels garage-punk actuel est allemand et s'appelle **Soundflat**. Pas une seule faute de goût dans un catalogue qui commence à être bien étoffé. Vous pouvez acheter leurs disques les yeux fermés, vous ne serez pas déçu : [@@@](http://www.soundflat-records.de) Ça ose dans la ville rose apparemment, comme avec ce combo méchamment garage, les **Shaking Heads**, énergiques, entreprenants et sans équivoque. Se secouer la tête ça décoiffe, c'est bien connu : [@@@](http://www.myspace.com/theshakingheads) Le street-punk et la oi ! côté italien ça passe, entre autres, par le groupe **Gradinata Nord** qui vient de sortir son nouvel album. Allez voir de quoi il retourne ici : [@@@](http://www.gradinatanord.eu) A peine les **Ecureuils Qui Puent** ont-ils remballé leurs noisettes que Phil, le chanteur, se retrouve dans un nouveau projet, les **Soeurs Siamois**, 4 mecs attachés par les couilles comme ils disent, et qui font, eux (elles ?) aussi, un punk-rock sans concession, bastonneur et enragé. Pas encore de disque, mais déjà du live pour se faire une idée : [@@@](http://www.myspace.com/lessoeurssiamois) Suite à la diffusion d'un reportage télé présentant un groupuscule néo-fasciste d'obédience ouvertement catho portant le même nom, le groupe hardcore-métal troyen **Dies Irae** s'est interrogé sur l'opportunité de changer de patronyme pour ne pas être confondu avec les bas du front. Et ont finalement décidé de garder leur blaze, au moins autant par principe que pour ne pas donner l'impression de plier devant les diktats de quelques ordures nazillonnnes. Vous avez bien fait les mecs. Plus de détails ici : [@@@](http://www.myspace.com/chychat) Faire du surf du côté de Bordeaux ça se tient, c'est même assez logique, c'est la région qui veut ça. Mâtiner la chose de garage et de twist, on ne va pas se plaindre non plus. Tout ça donne un cocktail détonant et ça s'appelle les **Sunmakers**. Allez donc leur rendre une petite visite : [@@@](http://www.myspace.com/billydoradosthesunmakers) Un groupe qui nous la joue haute couture en sortant son nouvel album en 2 temps, au printemps et à l'automne, c'est marrant, c'est **Housebound**, qui pratique un métal-harcove de collection donc : [@@@](http://www.myspace.com/houseboundband) **Vapeur Mauve** est un fanzine en ligne ouvertement orienté vers les 60's et les 70's et tous les genres en vogue à cette époque (prog, folk, hard, british beat, etc...). Le truc est copieux et fort beau. Quelques heures de lecture en perspective : [@@@](http://www.rock6070.com/VapeurMauve/VM9.pdf) Produit par **Vinnie Paul**, le batteur de **Pantera**, et avec un nom, **Hellyeah**, tout droit sorti des abymes infernaux, vous vous doutez bien que le groupe ne fait pas du bubblegum. Que nenni non point ! C'est du pur métal en provenance directe de Dallas,

Texas que les 5 cavaliers de l'apocalypse nous balancent sur "Stampede", leur nouvel album. Ça claque comme un coup de fouet, ça charcle comme un gang d'exterminateurs de bisons, ça charge comme un troupeau de taurillons rendus fous par l'appel des hormones : [www.hellyeahband.com](http://www.hellyeahband.com) @@@ C'est pas forcément en Bretagne qu'on s'attendrait à trouver les plus grands prédateurs, c'est en tout cas dans ces lointaines contrées occidentales que vous risquez de rencontrer les **Foves**, 6 arpenteurs de landes adeptes d'un pur garage des familles. L'approche sera certes ardue, mais si vous vous faites accepter par le clan vous ne vous en plaindrez pas, vous qui danserez au son de cet orgue pregnant, de ces guitares sauvages, et de ce sax en furie :

[www.myspace.com/thefoves](http://www.myspace.com/thefoves) @@@ Du hardcore bien bourrin avec les italiens de **Dufresne**. Les russes et les kazakhs ne s'y sont pas trompés qui leur ont fait un triomphe lors d'une récente tournée dans ces grandes plaines. A quand la France ? : [www.myspace.com/dufresne](http://www.myspace.com/dufresne) @@@

<http://www.infrarednudes.com>

Le site officiel du photographe américain **Lindsay Garrett**, spécialiste de la photo de charme, sur un support un peu particulier, d'où le nom du site, puisque le bonhomme travaille essentiellement avec du film intra-rouge, et en argentique donc, à l'heure où la plupart de ses petits camarades est désormais passé au numérique. Conséquence, ses photos sont, bien sûr, en noir et blanc. L'utilisation de l'infra-rouge donne des clichés volontairement très contrastés, et donc, fatalement, très graphiques, où la composition l'emporte sur le sujet. Malheureusement, la page ne comporte que peu de photos gratuites. Si vous voulez vraiment vous imprégner du travail de Garrett, il vous faudra payer votre écot. A réserver donc aux aficionados du genre, aux gagnants du loto, ou aux fans hardcore du photographe.

<http://www.rancidrancid.com/>

Pas d'équivoque à la lecture du nom du site, c'est bien la page officielle de **Rancid**, l'un des fers de lance du punk californien depuis près de 20 ans maintenant (et même un peu plus si l'on y ajoute l'expérience Operation Ivy, le groupe précédent de Tim Armstrong). Rancid qu'on a longtemps qualifié de pendant californien du Clash, ce qui n'était pas totalement faux si l'on considère que les anglais restent le groupe préféré d'Armstrong et que la musique de Rancid a quand même quelque chose de salement clashien, notamment dans cette façon de mixer punk, ska et reggae en savante décoction sonore. D'ailleurs, après la mort de Strummer, les trois Clash survivants, ayant été tentés de reformer le groupe, fusse-ce d'éphémère manière, avaient approché Armstrong pour prendre la place du défunt, c'est un signe. Aujourd'hui, si les réminiscences sont toujours plus ou moins présentes, Rancid s'est depuis longtemps fait son propre nom sur la scène punk mondiale. Au moins autant d'ailleurs pour la musique du groupe, que pour les activités "annexes" de Tim Armstrong, comme le label Hellcat, ou ses velléités de réalisateur. Le graphisme du site est estampillé Armstrong, un noir et blanc agressif et abrasif, fait de griffures, d'écorchures et de rayures. Personnellement j'adore. Un site officiel donc, avec une sympathique galerie de photos (prises par les membres du groupe eux-mêmes, donc invisibles ailleurs), une discographie complète (avec possibilité d'achat en ligne pour ce qui est encore disponible), et une palanquée de vidéos, en fait les clips officiels qui viennent d'être compilés sur DVD, ainsi que quelques live. Un groupe qui reste fort attachant pour qui s'intéresse un tant soit peu au punk-rock.

<http://www.supersuckers.com>

Continuons sur notre lancée avec un autre site officiel, celui de ceux qui se sont affublés, sans rire, du qualificatif de "Greatest rock'n'roll band in the world !", j'ai nommé les **Supersuckers**. Formés en Arizona, les Supersuckers émigreront vite à Seattle, dans la foulée de l'émergence grunge. Même si eux-mêmes ne font absolument pas de grunge, mais plutôt un heavy-power-rock'n'roll qui put leur valoir, il y a quelques années de cela, de s'autoproclamer plus grand groupe etc etc... Aujourd'hui, l'âge venant, ils sont peut-être un peu moins chiens fous sur scène, et ne sont donc peut-être plus les plus grands, ils n'en restent pas moins de solides bûcherons de la 6 cordes. D'ailleurs, en prévision d'un ralentissement biologique inéluctable, ils ont entamé leur reconversion country, de fort belle manière, voilà déjà un petit moment. Ce qui leur vaut aujourd'hui de pouvoir jouer sur les 2 tableaux selon les opportunités. Lors de leurs dernières tournées ils ont même astucieusement mêlé les 2 genres, commençant leurs concerts par des titres country, et les finissant par ce rock'n'roll juteux dont ils ont le secret. Il y a quelques années j'avais interviewé Eddie Spaghetti, et il m'avait lui-même dit que, de toute façon, il arrive un âge où il ne semble plus très décent de jouer du rock'n'roll, et que

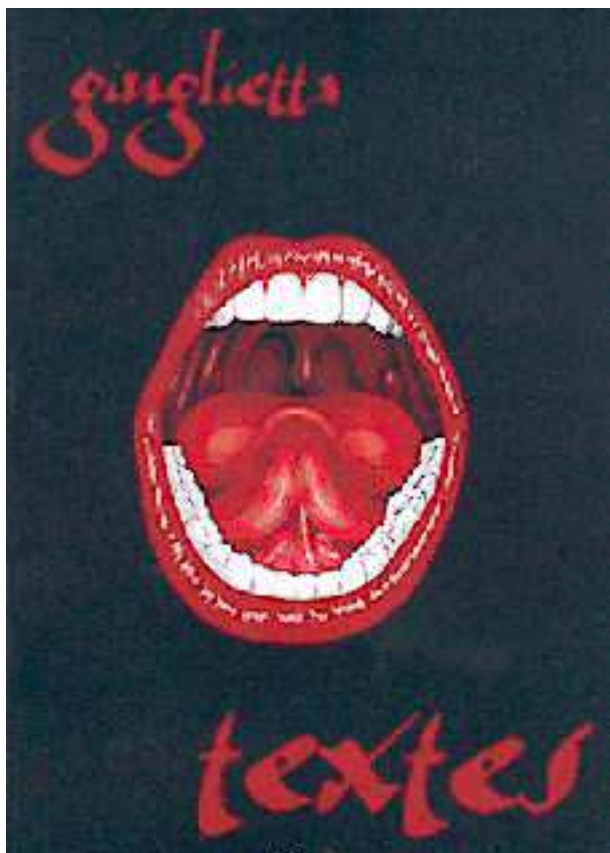
le virage country amorcé par les Supersuckers était un excellent moyen de rester actif malgré tout sur scène comme sur disque. Une country que, évidemment, chaque membre du groupe revendique comme une influence importante, et qu'ils ne se sont donc pas forcés d'aborder. Pour l'heure ils continuent donc de propager la bonne parole rock'n'roll. Le site vaut surtout pour le journal de route d'Eddie Spaghetti qui y relate ses impressions de tournées quand l'humeur lui prend. Pas régulier régulier donc, mais toujours finement écrit et observé. Pour le reste, c'est du classique avec une discographie exhaustive, incluant notamment les disques spécifiques du fan-club (avec possibilité d'achat en ligne, soit via Amazon pour les disques sortis sur des labels extérieurs au groupe, soit directement par leur intermédiaire pour les derniers efforts, tous parus sur Mid-Fi Recordings, leur propre structure), et des vidéos et MP3 à télécharger gratuitement. Si vous ne connaissez pas le groupe, vous avez même la possibilité de lancer un juke-box en ligne qui vous proposera l'écoute (sans possibilité de téléchargement) du dernier album en date.



<http://www.nationalgeographic.com/features/97/tarantulas/frameset.html>

Vous qui êtes allergique aux araignées, passez votre chemin, cette page n'est pas pour vous. Pour les autres, vous apprendrez ici tout ce que vous devez savoir sur les **tarentules** pour briller en société. La tarentule est une bête ma foi fort sympathique... et non venimeuse (pour l'homme s'entend), contrairement à ce qu'on croit généralement. J'en ai moi-même croisé plus d'une dans mes pérégrinations, notamment dans le sud-ouest américain, et, bien que sa conversation soit assez limitée, j'en garde d'excellents souvenirs. Cette page est conçue sous l'autorité du National Geographic, c'est dire le sérieux avec lequel les informations sont distillées. La page est divisée en plusieurs chapitres qui feront de vous un incollable en la matière (si le site est évidemment en anglais, celui-ci est assez basique et ne devrait donc pas poser de problème majeur de compréhension, quitte à vous munir d'un bon dico le cas échéant). Dans la section "Anatomie" on dissèque la bestiole pour comprendre comment elle fonctionne, ce qui, au demeurant, n'est pas plus crade que les cours de Sciences Naturelles de ma jeunesse où on nous faisait trucider allégrement souris et grenouilles. Le chapitre "Life cycle", même s'il n'est pas classé X, s'intéresse à l'accouplement de monsieur et madame tarentule. Et comme souvent chez les araignées (et quelques insectes) monsieur a intérêt à se carapater vite fait après avoir rendu ses hommages à madame s'il ne veut pas que cette dernière le boulotte pour récupérer l'énergie perdue pendant les galipettes. Il paraît que certains en réchappent. Au rayon "Naissance" on apprend que madame tarentule peut pondre entre 500 et 1000 oeufs, et du coup on comprend mieux pourquoi elle a si faim après sa partie de jambes (8 je vous rappelle) en l'air. Bon, en même temps, elle a intérêt à en pondre pas mal parce qu'il y aura de la perte. Junior est très prisé en barbecue ou au restaurant, par les fourmis, larves de mouches, mantes religieuses, scorpions, j'en passe et des meilleures. Bébé tarentule, c'est pas de tout repos

comme métier. Dans le dossier "Mue" on apprend (moi en tout cas, parce que j'étais loin de me douter du truc) que la jeune tarentule doit muer au moins une fois par an jusqu'à ce qu'elle ait atteint sa taille adulte. Les femelles muent même toute leur vie (forcément, pour les mâles, vu qu'ils ont des chances de ne pas survivre au premier accouplement, ils auront aussi beaucoup moins l'occasion de changer de peau), une vie qui peut quand même durer une vingtaine d'années. Sur le plan de la "Chasse" on en apprend de belles. A commencer par le fait que la bête ne tisse pas de toile (trop grosse), mais qu'elle chasse à l'affût, tapie au fond d'un trou. Et si son assiette est dans l'ensemble plutôt garnie d'insectes (elle a un faible pour le criquet en papillote), elle peut faire ses choux gras de trucs nettement plus gros qu'elle, grenouilles, chauve-souris ou lézards par exemple. Bon, tout n'est quand même pas rose pour la tarentule moyenne, elle a aussi des "Prédateurs". Même si, adulte, elle n'a que peu d'ennemis, il en est un plus redoutable que les autres, une sorte de guêpe... qui ne la tue pas, mais qui, si elle parvient à la paralyser avec son venin, pond ensuite un oeuf dans l'araignée encore vivante. Une fois la larve éclosée elle va bouffer la tarentule, vivante donc, de l'intérieur jusqu'à ce qu'elle se transforme en guêpe adulte. Charmant. Enfin, pour être complet, sachez qu'on recense environ 800 à 900 espèces différentes de tarentules, qu'on les trouve un peu partout dans le monde dans les régions arides, tropicales et sub-tropicales, et que certaines ont donné lieu à de belles histoires. Comme la tarentelle, la fameuse danse italienne, censée guérir des morsures de tarentules, le fait de danser entraînant une sudation abondante qui chasse en même temps le venin du corps de la personne mordue... Sauf qu'on a vu plus haut que la tarentule n'est pas venimeuse pour l'homme. Cette danse n'était donc en fait qu'un prétexte pour contourner l'interdiction, par l'église catholique, de toute expression festive, danse, chant, musique, dans l'Italie médiévale et paysanne. Malins nos ancêtres. Cette histoire elle n'est pas sur le site, c'est juste une petite récompense d'onc' Leo 442 pour ses fidèles lecteurs. On dit merci qui ?



**GIUGLIETTA : La position du cireur touché (Selfish - headliners@free.fr)**

**GIUGLIETTA : Changer (Selfish)**

**GIUGLIETTA : Textes (Selfish)**

Le démon de l'écriture est l'une des pires addictions qui se puisse vivre. Giuglietta vient d'en être affectée, elle sait donc ce qu'il en est. L'an dernier elle faisait paraître son premier recueil de nouvelles, "Sextet" (voir le n° 85 de cette estimable feuille d'information que je

vous concocte avec amour... et avec mes petits doigts boudinés). Sur les 6 premiers mois de cette année 2010 ce sont 3 nouveaux ouvrages qui viennent enrichir une collection qui s'avère de plus en plus attachante. A ce rythme là, dans 10 ans, elle aura relégué Dumas, Hugo ou Sulitzer au rang d'aimables auteurs dilettantes spécialisés dans l'édition de publication annuelle. "La position du cireur touché" (hommage appuyé à Jean-Patrick Manchette dont le roman "La position du tireur couché" est d'ailleurs pré-publié tout au long de l'été dans Libération, adapté en BD par Tardi, l'album étant annoncé pour novembre) est publié dans un format inhabituel, en A4, comme un fanzine, mode d'expression que Giuglietta connaît bien depuis ses débuts dans l'underground rock'n'roll par ce biais. La nouvelle s'étire sur 12 pages, illustrée par Oliv', et raconte le destin croisé de 2 paumés, 2 marginaux (du moins selon les critères Sarkozy-Séguéla-Dati qui veulent que tout ce qui ne gravite pas dans les arcanes du pouvoir politico-médiatico-financier ne soit que quantité négligeable qu'on regarde au mieux avec condescendance, s'agit quand même d'électeurs potentiels, on ne sait jamais, au pire avec mépris, quand la courtoisie de façade s'efface devant la racaille et les pauvres cons), 2 distancés de la vie qui n'avaient aucune chance de se rencontrer un beau jour Gare de Lyon, mais que le destin, finalement bien ironique, fera quand même se croiser pendant quelques fractions de secondes qui les marqueront chacun à leur façon. "Changer" propose 5 nouvelles, toutes écrites à la première personne (à l'exception de "La pointe du Grouin") comme pour mieux nous faire pénétrer dans l'inconscient de personnages pris dans la tourmente de leur propre questionnement existentiel, au point que chacun des 5 héros (malgré eux) de ces historiettes finira par connaître un changement brutal et drastique dans sa vie jusque là souvent bien mièvre et quelconque. L'avenir sera-t-il plus faste, plus joyeux, plus lumineux ? Peut-être pas (de toute façon, nous n'en saurons rien), mais au moins nos 5 compagnons de lecture décident-ils, une fois dans leur vie, de prendre leur destin en main. Pour qui a déjà connu ce genre de virage existentiel il y a forcément là une sorte de jubilation à se dire que, oui, on est enfin seul à décider pour soi-même, personne ne le fait à notre place, et que donc, qu'il y ait du regret ou de la satisfaction au bout de la route, tout ne nous sera imputable qu'à nous seuls, et à personne d'autre. Ces destinées ballottées au gré de marées incontrôlables, de coups de vent soudains, de secousses telluriques imprévisibles, voilà ce qui faisait déjà de "Sextet" un recueil où l'émotion le dispute à l'espoir, ou le retour sur soi combat la fuite vers l'inconnu, ou l'habitude du quotidien se heurte à un futur prometteur, forcément prometteur. Quant à "Textes", le 3ème ouvrage de cette série, il regroupe 25 très courts textes, justement, basés sur les premiers vers d'autant de chansons. A partir de ces vers, Giuglietta extrapole ce qu'aurait pu devenir la dite chanson si elle avait été écrite autrement, en un autre temps, un autre lieu, par un autre auteur, comme autant de polaroids épistolaires d'une réalité parallèle, d'un univers décalé, d'un monde qui aurait pu être... autrement. Du "Plat pays" de Jacques Brel à "Z'avez pas vu Mirza ?" de Nino Ferrer, en passant par Brassens, Ferré, Trenet, Piaf, Gainsbourg ou Aznavour, mais aussi par des trucs plus différents, les Charlots (et leur libre adaptation du "Hey Joe" de Billy Roberts), Starshooter, Guy Mardel, Julien Clerc, Mano Solo, Backsliders ou Souchon, sans parler de quelques auteurs étrangers militants (rappelant par là que Giuglietta est elle-même une activiste "politique" acharnée), Ivan Petrovitch Larionov (auteur de "Kalinka"), Mahmoud Darwish (poète palestinien) ou Victor Jara (poète chilien assassiné par les miliciens de Pinochet), toutes ces chansons sont prétexte à divagation délétère, à extrapolation brinquebalante, à réécriture ironique ou sensible, à partage de souvenirs plus ou moins lointains, plus ou moins communs, plus ou moins diffus ou concrets. On ne savait par forcément Giuglietta amatrice de tous ces interprètes, elle qu'on avait connu au coeur de l'émergence indépendante et alternative du punk et du rock'n'roll de ce dernier quart de siècle, voilà qui éclaire la personnalité de l'auteure ("1m65" aime-t-elle à le rappeler avec humour) à la lumière de son talent. A noter que, pour une meilleure compréhension de chacun de ces recueils, les couvertures de ceux-ci sont illustrées de la partie du corps humain qui lui correspond le mieux, le coeur pour "Sextet", le cerveau pour "Changer", et la bouche, évidemment, pour "Textes". Quelques indices de plus dans le grand jeu de pistes auquel Giuglietta nous convie à travers ses ouvrages.

**MON PERE S'APPELAIT COCHRAN**



**DEADLY FIST : Sex up (CD autoproduit - [www.myspace.com/deadlyfist](http://www.myspace.com/deadlyfist))**

"It's all about the triple B : the Boobs, the Butt, and no Brain !". Le disque n'est même pas encore lancé que Deadly Fist annonce déjà la couleur... et c'est pas celle des fleurs, ni du ciel, et encore moins des p'tits zoziaux. Le rock'n'roll, le vrai, le dur, le tatoué, ça tourne autour d'assez peu de thèmes. On a quoi ? La petite ? Les bagnoles, gros cubes survitaminés de préférence ? La baise ? Ouai... Le reste c'est pour les intellos, pas pour les rockers. Et rockers, Deadly Fist le sont et le revendiquent ouvertement, et comme les 2 premiers thèmes ne semblent pas être de ceux qu'ils ont choisi de développer, je vous laisse deviner ce qu'il leur reste... Voilà, vous y êtes... La baise, le cul, les galipettes, la gaudirole, appelez ça comme vous voudrez, le résultat est le même... Et, forcément, on ne peut que se reconnaître là-dedans nous aussi. On n'est pas de bois, nom d'un petit bonhomme. "Sex up" (le titre aurait déjà dû nous mettre la puce à l'oreille... et le morpion au Popaul) est le premier album des parisiens, et l'on sent bien qu'ils ont usé quelques galettes pour en arriver là (au hasard des trucs du genre AC/DC ou Aerosmith, autant taper dans ce qui se fait de mieux). Mais, bien loin de faire dans la copie conforme, nos brutes de service ont quand même pris le temps de machouiller tout ça, et de bien digérer (faut jamais avaler trop vite comme disait le père Jean-Amédée à la petite Marie-Amélie le jour de sa première communion derrière la sacristie, ça donne des aigreurs d'estomac) avant de régurgiter le tout en une poignée de titres bien sentis, bravaches, houblonnés, et agressifs comme un Rocco Siffredi qu'on aurait forcé à l'abstinence depuis 6 mois. C'est sûr, c'est turgescent au possible, ça bande comme un âne, et ça aurait tendance à sauter sur tout ce qui bouge sans trop se poser de questions (c'est pas que ce soit un défaut en soi, c'est juste que, des fois, ça peut créer des quiproquos fort gênants en société). C'est trash, c'est métal, c'est boogie, bref c'est rock'n'roll dans le sens le plus couillu du terme. Z'auraient fait un concours de celui qui a la plus grosse au moment de former le groupe que ça ne m'étonnerait qu'à moitié. Y a juste, au milieu et à la fin du disque, où j'ai pas bien compris ce qui leur était passé par la tête, quand après avoir bastonné des "Boogie boogie bitch", "Fist of rock", "Sex up", "Mozeures fuqueures", et autres "Pussy thrash", il ont mis deux trucs gnian gnian au possible, deux trucs innommables que même dans les supermarchés et les ascenseurs on n'oserait pas balancer. ??? J'ai bien essayé de mettre ça sur le compte d'un certain sens de l'humour, bien que le côté amusant de la chose m'ait complètement échappé, mais même avec la meilleure volonté je n'y ai pas cru un seul instant, ils ont l'air vachement trop sérieux sur ce coup là. Et en plus c'est long, très long, interminable. Ça casse complètement le rythme du disque. Il va donc falloir jouer de la zapette pour exterminer le "Revival" en plein milieu et le "Poetry" tout à la fin. C'est con parce que, à part ces deux écarts de conduite qui frisent l'élimination directe, ils auraient pu faire un sans faute. Au lieu de ça, il reste comme un arrière-goût bizarre dans la gorge... Comme disait la petite Marie-Amélie en laissant le père Jean-Amédée se remettre de ses émotions derrière la sacristie.

**BAD SIAM CAT : Are you superstitious ? (CD autoproduit - [www.myspace.com/badsiamcatfrance](http://www.myspace.com/badsiamcatfrance))**

Doutent de rien les Bad Siam Cat ! Ils nous demandent comme ça, naïvement, si on est superstitieux. Et pourquoi pas si on est des enfants de chœur pendant qu'on y est ? Vous croyez peut-être qu'on va fouetter juste à croiser la route de quelques matous en maraude, fussent-ils noirs de poil ? Vous rigolez ou quoi ? On n'a peur de rien nous autres. La preuve, c'est qu'on écoute votre premier album. C'est dire si on est à des années-lumière de ces petites mesquineries sociétales qui voudraient qu'on ne passe jamais sous une échelle, ni qu'on ne soit 13 à table (de toute façon je préfère le barbecue, y a pas de table, on est moins coincés). Non mais des fois. Vous croyez peut-être que ça nous fait peur de nous confronter à votre garage-punk de teigneux ? De nous frotter à vos riffs en acier trempé ? De nous fritter avec vos 120 décibels fillette ? De nous tanner la couenne avec vos bombinettes ionisées au voltage nucléaire ? Ah ah ! On en a vu d'autres, on ne va pas se carapater comme des hyènes, la queue entre les jambes, au premier accord façon blitzkrieg sous prétexte que c'est trop sauvage et trop violent pour passer sur RTL2. Laissons ça à la ménagère de moins de 50 ans. Nous on est des roquères, des vrais, des qui ne peuvent plus s'exploser les tympans, détruits qu'ils sont depuis le premier concert de Motörhead, des qui ne sentent plus le souffle brûlant du Marshall sur leur peau, cramés qu'on est depuis des lustres par la fréquentation intensive des méga-watts en espace clos, des qui ne peuvent plus perdre leurs neurones, atomisés qu'ils furent jadis par les efforts conjugués de tout ce que la planète compte de gangs capables d'aligner sans barguigner les hymnes punk les plus pervers et les odes garage les plus névrosées. Non les gars, on ne craint plus rien depuis longtemps, et ce ne sont pas vos turpitudes vicelardes d'hommes-chats qui y changeront quoi que ce soit. Vous vous y entendez pourtant à donner dans le coup de griffe vachard, dans le feulement malsain, dans l'attaque sournoise, mais je vous le dis comme je le pense : Même pas peur ! Et puis d'ailleurs, z'êtes pas si méchants que vous voulez le laisser paraître, sinon vous n'auriez pas balancé comme ça, incidemment, 2 petites dédicaces qui montrent bien que, au fond, vous êtes de grands sentimentaux : "Demolition girl", à la mémoire de feu Kelly Johnson, gratteuse en cheftaine de la dernière incarnation des panthères british de Girlschool (vous savez, celles qu'on présentait comme des Motörhead en jupons, sauf que de jupons elles ne portaient point, leur préférant le cuir à même la peau), décédée voilà 3 ans déjà, et "No Wradio", dédié à vos voisins de bac à sable lyonnais, les Wradio Wreckers, quoi que, dans ce dernier cas, si ça se trouve, ils vous ont menacé de violer vos hamsters et de vous piquer vos glaces vanille-fraise si vous ne les mentionniez pas sur votre disque, on ne se doute pas à voir comme ça, mais le bac à sable c'est pire que la jungle du jurassique. Ouais les gars, vous avez beau fricoter avec du zombie par packs de 12 ("Do you love my voodoo"), patauger dans des eaux plus ou moins troubles ("Barracuda"), vous amuser avec votre boîte de petit chimiste ("Monstor doctor"), vous ne nous faites pas peur. Tiens, la preuve, c'est que votre disque, je me le remets pour un nouveau tour. Ah ! Ça calme ça, non ?

